

Le concours *Écrire contre le racisme* était ouvert à tous les écrivains et auteurs du Québec ainsi qu'aux étudiants des cégeps et universités. Ce projet a été réalisé par Images Interculturelles dans le cadre de la deuxième édition de la *Semaine d'actions contre le racisme* (SACR). Nous remercions les membres du jury ainsi que toutes les personnes qui ont participé à ce concours.

La *Semaine d'actions contre le racisme* s'inscrit dans le cadre des manifestations visant à souligner le 21 mars, décrété *Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale* par les Nations Unies.

MEMBRES DU JURY

Marie-Célie Agnant
Maurice Chalom
Jean-Marc Grenier
Zakaria Lingane
Danielle Shelton

COORDINATION : Alix Laurent et Gaëlle Brocvielle

CORRECTION : Mirka Dominique

RÉALISATION ET CONCEPTION GRAPHIQUES :
Images Interculturelles

Dépôt légal 1er trimestre 2002

ISBN: 2-921757-003

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Les Éditions Images

430, rue Sainte-Hélène, bureau 401

Montréal (Québec)

H2Y 2K7

Tél. : (514) 842-7127

Fax: (514) 842-5647

Courriel: images@biz.videotron.ca

SOMMAIRE

Lucie BONIN	Ma mère l'oie	p 5
François BÉLISLE	Le Congrès de 2004	p 7
Lisette POULIN	Black Jack	p11
Wilmar H. A. SANCHEZ	Ça ne s'explique pas... Ça se sent	p15
Catherine DESGAGNES	Terre des hommes	p17
Claire VARIN	Face de terroriste	p22
Julie CÔTÉ	Pour ne jamais oublier de se souvenir	p26
Rachelle RENAUD	Beau comme un coeur	p27
Nadia GHALEM	Racisme : la face cachée de Narcisse	p30
Guy DESSUREAULT	Le monde dans mes bras	p34
André FORTIN	Simple addition	p36
Sylvain RIVIÈRE	À toutes les fois	p38
Naïma BENDRIS	Regards dans la ville	p40
Suzanne NORMANDIN	Les couleurs de la ville	p44
Florian CHRÉTIEN	La grande menace	p48
Cindy LAROUCHE	La beauté du monde est différente	p52
Monique BENOIT	Dans la nuit urbaine	p57
Réjean MIGNEAULT	Délivrance	p58
Bianca ZAGOLIN	Nous sommes là	p59
Geneviève LAUZON	La discussion	p64
Arol PINDER	Testament de l'exilé	p67
Pierre DUMESNIL	De la bienvenue à la bienséance	p70
Frédérique ST-ARNAUD	Il était une fois deux hommes...	p72
Benoît PARÉ	Car les grands, ce sont les enfants	p73
Benoît GERMAIN	Notre ville	p77
Nicole de la CHEVROTIÈRE	Les ethnies dans la ville	p78
Carmen MAROIS	La cuisine des Romanin	p81
Diane MAINVILLE-CARON	Couleur du racisme	p85
Gilles AUSSANT	J'ai le choix	p88
Hugh HAZELTON	Le regard d'autrui	p90
Fabrice LELOUP	L'intolérance en pleurs...	p93
Julie HAMEL	Race Patch	p94
Francine ALLARD	Chân êch chiên voi xôt toi	p95



Ma mère l'oie

Lucie Bonin, de Saint-Romuald
Prix Nelson Mandela

À ma mère, Uapishk.

Il n'y pas de mendiants dans notre quartier. Il y a ma mère. Les gens cherchent quelqu'un à blâmer. Elle s'appelle Jeanne, mais elle ignore ce nom. Le sien, celui de Mingan, personne ne veut l'entendre. Alors, ma mère se tait. Elle est silence. On dit ses cheveux noirs comme l'enfer. Moi, je pense au ventre d'une forêt. On parle trop de sa peau, couleur de paysage refoulé. Elle sent le lointain. Ma mère connaît l'ardeur des grands vents, la liberté du danger. Elle dérange.

L'après-midi, les hommes travaillent dans la ville. Les enfants n'encombrent plus les rues. Les commères quittent leurs rideaux. Tous oublient ma mère. Elle, elle retrouve l'espace et le temps. Elle se risque enfin dehors. Ses yeux bridés tombent sur le trottoir, entrent dans les fissures et rejoignent le commencement du monde. Ses pas annoncent ses migrations. Si on vient à sa rencontre, ma mère traverse la rue. Elle est sauvage. Je l'espionne souvent. Elle préfère m'imaginer en élève studieuse. Je triche. Moi aussi. Je hais l'école. J'ai peur de cette vie blanche et noire présente dans les livres. Elle est froide et empesté l'encre, parfois la colle. Je veux toucher les nuages, me barbouiller de glaise. J'aime la terre. Fille de ma mère.

A sa suite, je monte la côte, me cache derrière un buisson, un arbre. Je joue à l'indienne. Ma mère avance, longe la clôture du couvent St-Louis. Des voix domptées résonnent. D'autres que moi récitent leurs tables de multiplication. De l'autre côté de la rue, apparaît la Caisse Populaire, là où ma mère n'entre jamais. Son or ne sonne pas, il est rouge et vivant.

L'église Ste-Marthe. Ma mère l'évite; ses prières ne supportent pas les murs. Elle se dirige plutôt vers le presbytère, vers le promontoire surplombant le fleuve St-Laurent. Je rampe, agile, jusqu'à mon poste d'observation, le même chaque fois. Couchée dans la broussaille, je guette ma mère, je la crains, je l'admire. Le soleil

joue sur sa chevelure bleutée. Les autres mères cacardent mais elles ignorent comment voler. La mienne m'impressionne. La majesté de ses ailes. Son visage porte les traces d'une coupe à blanc. Le coeur pendu à une épinette. Je suis la suite blanche d'une peau rouge. Je compte mieux l'amour que les fractions. Soudain, ma mère se jette dans le vent. Elle plane. Elle m'enseigne les campements et la toundra, nos légendes anciennes. Je devine le savoir de ses mains pétrissant la bannique. Les chants de son enfance éveillent mes sens. Je vois les mocassins frapper le sol au rythme des danses sacrées. Rassemblements et réjouissances. Ma mère riait, autrefois.

Les herbes me piquent le nez. Ma mère est immense. Ses pieds me servent de racines. Ses cheveux, de ciel. Ma mère pousse dans le sol humide. Fichée au creux de son écorce, je ne la retiens pas. Elle part; je la perds au bout de l'horizon. Vole, elle vole. Une oie. Elle s'échappera. Toujours.

Des picotements parcourent mes jambes. Ma mère vole depuis des heures. Elle cueille des baies, tresse la babiche. Ses frères chassent pendant que sa mère tanne les peaux. Ses doigts réveillent le passé. Ma grand-mère était sauvage. Je suis plurielle.

C'est l'automne. La saison des départs. Une horde d'oiseaux migrants annonce bruyamment son passage. Tout passe. Le couvent St-Louis se meurt, comme le presbytère. Des graffitis marquent la façade de la Caisse Populaire. Des déchets traînent sur le sol, sur mes souvenirs. Je fouille l'horizon. J'attends ma mère. Elle surgira d'entre les nuages. Déjà, je l'entends célébrer son nom.

À l'hôpital, j'ai ouvert toute grande la fenêtre. L'infirmière s'est indignée. Maman m'a souri. Uapishk. Une oie dans le ciel...

Le Congrès de 2004

François Bélisle, de Val d'Or
Prix Louis-Joseph-Papineau

J'ai toujours aimé les congrès, ceux qui duraient tout au plus 48 heures. Un laps de temps suffisant pour s'éloigner du quotidien et s'enfermer dans une bulle, mi-sérieuse, mi-folichonne.

Quoique depuis une journée la question des maudites fusions municipales me rentre dans le corps, j'ai encore les yeux collés, en ce samedi matin, et une série d'ateliers, plus légaux les uns que les autres, m'attendent.

En tant que conseiller de la nouvelle ville de Frontenac, je fais partie du point de mire.

Nous fûmes la première née des mégas fusions, et aujourd'hui, on se targue, avec raison, d'être une réussite. Certains nous envient, d'autres nous craignent. Monsieur le Maire et trois autres conseillers, dont je suis, exhibons maintenant notre expérience à nos collègues.

Mais le grand baume, je crois, constitue ce petit chic dans ces grands hôtels. Comme ce petit panier de croissants et un pichet de café à un coût qui excède une heure de travail au salaire minimum. Je suis fin seul à cette heure matinale, mes collègues préférant lambiner un peu.

À la table à côté, je vois bien qu'un homme au teint basané, les yeux légèrement en amande et avec de longs cheveux attachés à la nuque, me renvoie des sourires de politesse. Je sens qu'il voudrait lire ma cocarde. Je me demande bien ce que cet Amérindien fiche ici.

Finalement, je me rends compte que c'est plus fort que lui et il brise la glace avec sa petite voix saccadée : «J'ai bien aimé votre conférence d'hier sur la main-d'oeuvre municipale et l'intégration des jeunes».

Je reste coi et il en profite pour venir s'asseoir sans que je l'y invite. Il se présente. C'est Hector Waba-quelquechose. Tout de suite, il

s'affaire à monologuer pour me répéter ce que je savais déjà. J'étais le conférencier et Frontenac, après tout, je connais!

J'en ai assez tout à coup et je lui demande carrément d'où il vient. Un large sourire laisse entrevoir sa dentition laiteuse. «Excusez-moi. Je suis conseiller à Val-d'Or».

Je ne savais pas que l'Union avait accepté des conseils tribaux en ses rangs. Ça ne se pouvait tout simplement pas. Il en a remis pour dissoudre mon incrédulité. «Je viens du Lac Simon, mais je vis à Val-d'Or. Je suis conseiller municipal.»

J'ai eu du mal à cacher ma surprise et, peut-être un peu, mon arrogance :

- Il n'est plus question de revendications territoriales dans votre coin?
- Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.
- Bien, c'est que d'habitude, nous voyons des Autochtones réclamer un paquet de choses pour leur peuple. Pas au sein d'un conseil municipal...
- Blanc, vous voulez dire?
- C'est à peu près ça.
- C'est que ma femme et moi vivons en ville depuis un certain temps. Pour différentes raisons : familiale, l'école, le travail, enfin tout ça. Mais je n'ai jamais renié mes origines. Bien au contraire.
- Vous pardonneriez ma surprise.
- Je suis habitué, vous n'êtes pas le premier allochtone à se demander ce qu'un peau rouge comme moi vient faire dans vos officines politiques! On fait autre chose que de vendre des cigarettes...

Et Hector d'éclater d'un grand rire.

- Je vois, mais ça doit faire, comment dire, ça doit provoquer de drôles de situations?
- Un jour, j'ai entendu une conseillère municipale déclarer, juste avant une campagne électorale, que les femmes devaient investir les lieux du pouvoir. Elle s'est retrouvée avec une autre femme

comme adversaire! Alors moi aussi j'ai décidé d'investir. Il faut bien commencer quelque part.

- Je vois...

- Pas sûr. Pour que nous puissions nous comprendre, il faudrait se côtoyer. Comme l'a déjà écrit un des nôtres, Ejinagosi : «Chaque détail de nos vies est décidé par eux, à travers leurs programmes et leurs experts consultants. Comme nous n'avons plus rien à dire, nous ne nous parlons plus¹». Je le cite de mémoire...

- Mais je vois mal un Blanc briguer un poste au sein d'un conseil de bande.

- Il n'y a personne qui veut vivre dans une communauté de près de deux kilomètres carrés. Les Blancs ont décidé que c'était bon pour nous et ils ont créé leurs villes ailleurs. Moi je paie des taxes, des impôts. Je deviens éligible selon votre façon de faire. Alors je joue votre jeu. Beaucoup me considèrent chez nous comme un traître, et d'autres, au conseil, comme un martien scalpeur. Il faut un premier.

Hector s'est ensuite lancé dans un long discours. Comme s'il se sentait obligé de se justifier de sa décision de se lancer en politique. Il a décidé de se présenter il y a quatre ans, lors de la dernière campagne électorale. La Chambre de commerce locale avait organisé un débat pour les candidats à la mairie. Tous, selon Hector, voulaient sortir Val-d'Or du marasme économique qui sévissait alors. Une des solutions: créer des liens économiques avec les Autochtones du Grand Nord. J'ai rapidement compris qu'il s'agissait des Cris, ceux qui, avec les Inuits, ont signé la Convention de la Baie James.

«Tout le monde à Val-d'Or connaît bien les Cris. Ce sont ceux qui viennent deux fois par an pour leurs tournois de hockey et de balle. Le premier se tient un peu avant Noël. Les commerçants attendent les milliers de dollars de retombées. Pendant que messieurs patientent, mesdames magasinent. On voit apparaître des affiches de Bienvenue écrites en cri.

Mais après leur départ, la légende raconte toujours qu'il ne reste plus rien dans les magasins, que les rues sont sales et que les

chambre d'hôtel sont laissées dans un état lamentable. Mais chaque année, les gens d'affaires ont soif de cet argent.

Alors tous les candidats ont présenté des grands projets de partenariat, de collaboration et toutes sortes de sornettes du même genre. Mais pas un mot sur leurs voisins les Algonquins, ceux qui vivent dans la promiscuité et dont la pauvreté est devenue un mode de vie traditionnellement imposé. Pas un mot, parce que nous n'avions pas de porte-monnaie qui pend à notre cou. J'ai décidé de me présenter à l'élection suivante et me voici. »

Ça a été plus fort que moi :

- Vous vous êtes imposé comme un symbole ?
- Peut-être qu'en décidant de jouer le jeu, je devenais un «bon Indien». Non pas comme un symbole. Un simple début de quelque chose. Un acte de présence, un voisin, un simple citoyen... Pas pour attirer l'attention par ma seule couleur.

La serveuse de l'hôtel vient nous interrompre et regarde Hector droit dans les yeux

- Est-ce que monsieur a une chambre ici ?
- Oui, la 2316 et j'ai bien éteint le feu dans la salle de bain avant de me coucher!

Insultée, l'employée tourne les talons pendant qu'Hector se vautre dans son fou rire. En posant sa main sur mon épaule, il me souhaite une bonne fin de congrès et me dit à voix basse: « Je vais vous dire, la pire des exclusions, c'est l'ignorance... »

¹ EJINAGOSI, *Aki*, Conseil Algonquin de l'Ouest du Québec, 1988, 2ème édition, p13.

Black Jack

Lisette Poulin
Saint-Martin

Native et résidente d'une région rurale depuis presque un demi-siècle, je suis partie vers la grande ville pour accompagner mon fils qui devait subir une greffe de moelle osseuse. J'ai demeuré environ six mois dans la Grande Ville et j'y ai côtoyé des personnes fort différentes.

Je n'oublierai jamais Réal, un Québécois en attente d'une greffe de poumons. Il avait un juron comme patois, mais son rire éclatait en mille grelots, la meilleure thérapie pour une mère épuisée et angoissée. Et Ungaro, celui que nous surnommions amicalement «l'Italien de La Tuque», comment oublier son humour et son courage? Marié et père d'une mignonne petite fille, il vit encore dans l'attente d'une greffe coeur-poumons. Et tant d'autres pour qui les aiguilles du temps battent la mesure d'une vie à contretemps. J'ai dans le coeur le bleu des yeux de Michel, un jeune homme âgé de vingt-trois ans, atteint de leucémie depuis son enfance et qui a dû subir une greffe de poumons par la suite. Après de nombreuses complications, il nous a quitté. François, Valérie, et mon très cher Sylvain l'ont suivi.

À cloche-coeur sur la marelle de ma vie, je pourrais ressentir un goût amer face à cette expérience de la ville. De petites frustrations ont jalonné mon séjour: la recherche d'un stationnement, les infractions, la conduite en ville. Et pourtant...

Je me rappelle Ali, un Arabe, qui m'a prêté sa carte de membre d'une vidéothèque afin que mon fils puisse visionner des films pendant son hospitalisation. Thérèse qui prenait le temps de sa pause café pour m'écouter. Marie-Louise, une Haïtienne, tellement gentille et souriante que dans les débuts, cela me rendait perplexe. Certains soirs, un jeune Brésilien me racontait l'histoire de sa famille. Celle de son père, un Italien exilé de son pays sous la dictature de Mussolini, il avait rencontré son épouse sur un bateau en partance pour le Brésil. Un écrivain, son père, mais si maladroit pour les tâches manuelles. «S'il avait tenu une bombe, elle lui aurait

sauté dans les mains.» Et pourtant, il avait été arrêté puis emprisonné lors d'une révolution brésilienne. J'ai connu aussi un homme issu d'une famille nombreuse, mais dédaigné par les siens parce qu'il était homosexuel. C'est pourtant lui qui avait recueilli les deux enfants de sa soeur défunte. C'est Lina qui avait réuni tout ce beau monde sous le même toit: La Maison des greffés du Québec.

Un soir d'Halloween, mon épaule a frôlé une décoration; une aile de chauve-souris. J'ai crié! Puis lors d'un arrêt à un feu rouge, la tête d'un «squeegie» est apparue dans mon pare-brise. J'ai hurlé! Ses cheveux hérissés en stalagmites m'avaient sans doute rappelé l'oiseau nocturne. Il s'est gentiment excusé de m'avoir effrayé.

La pauvreté est une forme de discrimination beaucoup plus visible en ville. À la campagne, les gens se connaissent, les pauvres ne s'affichent pas. L'anonymat de la ville favorise sans doute une plus grande sollicitation. Peu importe le milieu, les préjugés sont sévères envers ceux qui bénéficient de l'aide sociale. J'ai connu un jeune homme dans la vingtaine atteint d'un cancer. Chaque semaine, il faisait le trajet Sherbrooke-Montréal en autobus afin de recevoir des traitements médicaux. Il devait défrayer le coût de son billet d'autobus avant d'être remboursé par la suite, mais les fins de mois s'avéraient si serrées, qu'il n'avait pas le moyen de se payer à dîner. Un soir, je soupais dans un restaurant. Un voisin de table m'a demandé le coût de mon café. Je lui ai donné deux dollars, c'est tout ce qui me restait en argent. En attendant qu'il revienne, j'ai déposé un morceau de poulet et la moitié de mes frites sur une serviette en papier. L'homme n'est pas revenu. Un témoin de la scène m'a fait remarquer que j'étais bien naïve. Vive la naïveté si, une fois sur deux, elle peut rapiécer un bout de pauvreté!

Plusieurs ethnies se côtoient en milieu hospitalier. Je puis témoigner par expérience que la chaleur humaine n'a pas de couleur. Lors de sa récurrence de leucémie, Sylvain a subi une opération. Il a été très souffrant. L'infirmière a même dû faire appel à un anesthésiste pour des injections de morphine supplémentaires. Je ne savais pas grand chose de son compagnon de chambre. C'était un homme à la peau noire dans la quarantaine. Il parlait français, mais son cancer de la langue affectait sa prononciation. En fait, je ne comprenais pas un seul mot de ce qu'il disait. J'ai appris par la suite que lors de la

première nuit post-opératoire, ce Monsieur d'Homme avait dormi dans le salon des visiteurs parce qu'il craignait que ses sécrétions ne réveillent Sylvain. Et moi qui avais pensé qu'il avait bénéficié d'un congé temporaire! Il y a des fois où je suis très fière de l'humanité! Les excellents soins prodigués par les infirmières furent un baume sur ma douleur. Lorsque Sylvain fut en phase terminale, une infirmière de nationalité française m'a conseillé de lui faire entendre de la musique douce. Au son de sa trame musicale préférée, *Le Dernier des Mohicans*, le visage de mon fils s'est illuminé. L'échange culturel est un merveilleux moyen de s'entraider.

Les gens ne sont pas tous gentils. Du moins, pas toujours. Je me rappelle très bien ce cuisinier qui préparait un hamburger garni. Le dernier que Sylvain avait pu manger avant d'entrer en neutropénie. Impatient, le cuisinier marmonnait et jurait. Par le carreau, je l'ai vu tirer brusquement les deux petits pains sur la plaque. Quelle était sa race? Quelle était son orientation sexuelle? Sa religion? Tout ce que je sais, c'est qu'il était coiffé d'un béret bleu, la couleur de son uniforme de travail. Devrais-je nourrir un préjugé défavorable envers tous ceux qui portent des uniformes bleus au travail? Ce serait aussi absurde que le racisme!

J'ai déversé ma colère et mon angoisse sur le cuisinier où plutôt sur son comportement, puis je suis partie. Il ignore sans doute que ce hamburger était le dernier que mon fils avait mangé. Et moi, je ne saurai jamais pourquoi cet homme était si impatient ce jour-là. Nous ne sommes pas toujours gentils. Du moins, pas toujours! Nous sommes tout simplement humain.

Et puis un mot pour Rocham, greffé depuis trois semaines et toujours aux soins intensifs. L'un de ses poèmes débutait ainsi: « Cette année encore la terre restera ronde».

Cette année, la terre a tremblé. J'ai été secouée. Après le grand séisme, je suis revenue dans mon petit village natal. Ici, presque pas de gens de couleur. Des homosexuels, je n'en connais pas, ils ne s'affichent pas ou ils émigrent en ville. Nous parlons tous la même langue et nous pratiquons la même religion. Nous sommes homogènes. Ce n'est guère la mosaïque culturelle de la ville. Cependant, pour certaines gens, les petites différences anodines prennent parfois des proportions démesurées.

Mon expérience m'a appris que dans l'anonymat apparent de la ville, bat aussi le coeur de l'humanité. Si la vie n'était qu'une simple partie de cartes et si on avait la chance d'étaler un Black Jack sur la table, pourquoi s'attarderait-on à la couleur de l'atout ? Pour réussir un tel coup, il faut bien s'avouer que dans le jeu qu'on a en main, il n'y a que des bonnes cartes...

Ça ne s'explique pas... Ça se sent

Wilmar Hernando Andrade Sanchez
Charlesbourg (Cégep de Ste-Foy)

A mon garçon Felipe

Diego Felipe, au départ de l'autobus dans lequel nous avons pris place, m'a demandé :

« *A donde vamos papa?* »

« Où allons-nous, papa? », je ne lui ai pas répondu.

« *Dime papa, dime, dime!* »

« Dis-moi papa, dis-moi, dis-moi! », m'a-t-il demandé de nouveau, impatient de savoir.

Alors, j'ai promené mon regard autour de moi. J'ai vu comment les personnes proches de nous exigeaient une réponse pour le petit.

« *Para la casa, hijo!* ».

« À la maison, mon garçon! », lui ai-je répondu, très vite. J'ai remarqué comment les conversations se sont terminées de manière très abruptes. Tout cela pour avoir commencé un dialogue différent...

« *Pero tu me dijiste que ivamos donde Bernardo* »

« Mais tu as dit que nous allions chez Bernardo! », m'a-t-il répliqué.

À vrai dire, je ne voulais pas répondre. En fait, c'est que j'espérais qu'il se taise parce que je me sentais étranger et que l'ambiance était tendue...

« *Escucha papa, es que tu no entiendes!, tu me dijiste otra cosa antes de subir al bus!* ».

« Écoute papa, tu n'as pas entendu! », tu m'as dit autre chose avant de monter dans l'autobus », m'a-t-il répliqué, un peu confus.

Je ne pouvais faire taire un petit de 6 ans qui demande tout et qui veut tout savoir. J'essayais de me mettre à sa place et c'est pour cela que je ne lui ai pas répondu, comme j'étais certain qu'en ce moment même, il ne comprendrait pas ce que c'est que d'être rejeté tout simplement du fait de parler une langue différente et d'avoir la couleur de la peau foncée.

Après être descendus de l'autobus, j'ai essayé de lui expliquer que, pour avoir parlé dans notre langue, tous nous ont regardés avec un air de rejet.

« *Entonces no vuelvo a hablar a hablar en el autobús* »

« Donc je ne reparlerai pas dans l'autobus papa? », m'a-t-il interrogé.

J'étais envahi par la nostalgie et je me suis rappelé, en une fraction de seconde, d'où je venais. Puis, la honte est montée en moi et j'avais envie de pleurer pour ne pas avoir pu répondre à mon fils.

Terre des hommes

Catherine Desgagnes

Montréal (Université de Montréal)

La nuit s'échappe doucement. La myéline neigeuse s'éclaire encore autour des neurones électriques. Mais ces lampadaires peu à peu s'éteignent. Le sommeil paradoxal de la ville s'étire et effiloche le brouillard. Le murmure sourd de la respiration routière reprend ampleur. Ronronne encore dans le matin fumeux aux sueurs moelleuses, dans lesquelles s'allonge un soleil ténu. La respiration du silence est lente et profonde. Les cris des oies et des enfants claquent, sans écho. Montent des odeurs d'amandes rôties, celles des Hamantashen croquants de sa mère, qui goûtaient le miel et les cerises aigres. Celles des chics Kreplachs, juteux de viande chaude, l'enveloppent. Un claquement soudain se répercute, soufflant les rêveries nostalgiques de la somnolence. Ce n'est qu'un chat qui renverse une poubelle. Maudit chat. Le silence, bien que rompu, s'est pris d'habitude et fait semblant d'y être toujours. La veille, ce silence avait muré la ville tout le jour. La neige était tombée en rigoles lentes et serrées sur le bord des arbres. Des édredons complets se sont ainsi déversés coquettement sur les toits, pirouettant pour se faire admirer. Toute la rue Sherbrooke était ralentie, allongée lasse parmi les muqueuses de la neige fraîche, diaphragme relâché dans une longue expiration de silence. Si bien installé, il ne fallait pas penser le chasser si rapidement.

Un afflux de sang ensoleillé met du rouge aux joues couronnées du Mont Royal. Des vapeurs de café désengourdissent la ville. À travers les dents de ses grilles, les départs rapprochés du métro exhalent une fine haleine mousseuse. Le matin a des allures de cappuccino. Le centre-ville étire ses muscles jusqu'au bout de ses ruelles, fait craquer ses vertèbres prises dans la glace. Déjà, les bouches des ponts avalent le trafic fournée après fournée : les embouteillages de l'indigestion sont proches. Le foie de la rue Berri est déjà atteint. Le colossal coeur de la ville souffle et crachote, répugnant à reprendre un rythme affolé : l'hypertension est flagrante. Ses ventricules pompent et klaxonnent sourdement, ses poumons se révulsent dans

l'air un peu trouble. Maudite vieillesse. Des pieds froids comme des anges viennent soulever des poulaillers entiers sur ses mollets maigres. Un petit coeur sous sa main, le nez dans la tête frisée d'une forêt russe, l'odeur chaude le ramène à des bols de bortsch brumeux. Nuits sans fin, caché dans le foin pisseux et tiède d'une étable, odeurs exilées au pied de la rue Guy. Et l'Allemagne, qui s'étend au métro Snowdon! Ses gâteaux sévères et crémeux, ses choucroutes lardées, ses consonnes profondes et graves, et partout du beurre roux, qu'il avait embrassé une nuit en clandestin avant de repartir, sans avoir connu le père de la belle. À ce souvenir, il sourit et embrassa plus fort le chiot blottit au creux de son matelas. Laisser régner encore un peu le repos sur cette petite tête qui avait gambadé la veille près de la moitié du monde: du Viêt-nam à l'Inde, aujourd'hui, des pas comme des cicatrices d'enfance parsèment les trottoirs. Sur une plaque grisée de neige qui n'arrive plus à se rappeler ce qu'elle commémore, deux petites et une grande main ont imprimé leur passage. Un bourdonnement timide supportait un instant les flocons qui retombaient dans le silence. Sur la rue Amherst, le Viêt-nam. La vitre faisait un écrin au goût argenté et clair des poissons pâles, à la fraîcheur du cari vert qui pique l'oeil comme un soleil, à la flanelle de la sauce sucrée qui couvre le poulet et pétille dans la bouche. Toute la journée, Gaø Nöðung Chao a fondu et distillé sa chaleur sucrée sur la langue de l'enfant. Xoài Laip xööông : aboiements solitaires dans la rizière profonde et silencieuse, le goût amer des fruits qu'on mord trop tôt. Le menu exposait indécentement un pays mince et fin comme une fleur. Un peu plus à l'ouest, c'était l'Inde, l'Inde mentholée et mystérieuse, avec ses cornacs, ses Kela Kofta au goût de coriandre et son Chaler Payesh lacté, sucré, parsemé de pistache et épicé de cardamome. Ses odeurs de terre brûlée et de fleuve mûr. «Ça manque d'éléphants ici » a ronchonné l'enfant sur Saint-Denis. L'homme en rit encore doucement, de peur de le réveiller.

Sur les artères interminables, le bouillonnement du va-et-vient agonise. Les maisons sont exsangues après l'hémorragie soudaine de l'heure de pointe: les aiguilles des édifices ont fait leur ponction dans les courants des rues. L'essoufflement passé, le coeur de la mer-tropole se calme. L'enfant dort toujours, mais la douleur s'est réveillée. Ses doigts ont paralysé un instant, faibles solives d'une

construction délabrée. Foutue ruine. Il en oublie presque le rituel: «Shomer ma mileil. Sahar noogeh barakeeyah, Kochar notzetz, oro yageeha...» chante-t-il pour réveiller l'enfant. dans les corridors, des odeurs de sommeil traînent encore: effluves de pain mouillé et de lessive. De la porte à côté sortent des odeurs jaunes et roussies de tortillas au maïs. «Buenos dias» salue la voisine comme le jus lumineux d'une grosse orange. L'enfant envoie de la main un sourire laiteux auquel il manque une dent. Dehors, le gel a éclaté en morceaux de lumière. Les grands chandeliers des arbres tendent aux vents leurs bras dégarnis. Au passage, les nuages s'y accrochent et s'y détricotent en larges soupirs dans le froid. Les ongles des trottoirs, patinoires paniques, étalent impudemment leur émail. Les griffes de la neige crissent sous les pas comme sur une vitre. Au loin, assourdie, la ville grogne sans méchanceté sa digestion continue. Lentement, un pop-sicle à la tuque verte bondissante et un long saucisson séché descendent son oesophage. «Shalom Alekoum» se salue-t-on autour d'eux.

Dans les vitrines de la rue Saint-Laurent, les légumes sont encore dans leur peignoir de papier et prennent des poses lascives. Les pêches sont particulièrement coquettes avec la peau qu'on leur connaît, doucement rosées dans des frissons violets. Entremetteuses et maquereaux épiciers veillent à leurs pupilles comme à leurs prunelles. Leurs mots salés murmurent alors que l'homme et l'enfant s'arrêtent devant leurs étalages. Venant d'un boui-boui salvadorien, des mesures criardes, encanaillement chaleureux, halètent dans l'air froid. Jettent une lumière dorée sur les jaunes lactescents des fromages, sur les carmins précieux des viandes d'une voisine épicière. L'air tinte de clarté, et résonne du martèlement des chansons légères à la mode. Les voitures grondent et toussotent leur pneumonie gazeuse. Des accents graves et aigus, des diphtongues humides et des consonnes rauques se frottent et s'entremêlent. De vieilles Italiennes musculeuses pépient et jacassent, faisant entendre tour à tour une voix autoritaire et poilue, et des étonnements de jeunes filles impubères. Quelques mots à saveur de tomates et d'abricots transportent l'enfant sur des pages infiniment dorées de polenta.

Seuls quelques moineaux furtifs chiffonnent la quiétude tiède du Marché Jean-Talon. Dans la chaleur douillette, les choux

fleurissent, les carottes s'étirent, ils ont tous fait la grasse matinée. Des ménagères engourdis traînent les pieds et discutaillent. «Cuanto me dai?» L'enfant se jette dans un cri sur une poire luisante. Le cri résonne sous le silence lourdement tombé.

Coin Chateaubriand, un mur blanc et une bordure bleue miment la Tunisie des minarets. À travers l'oeil de la fenêtre, frises et dorures luisent délicatement. Le soleil, comme un oeuf entre les nuages, les frotte de ses rayons déjà obliques. Les mains géantes des autobus se réchauffent comme elles peuvent en serrant de près les coins de rue en aisselles. Laisse-moi te parler du brick, de son nom de bateau. Coquille joyeuse et légère dans laquelle se cachent, bien peureux, des épinards croquants de jus et de fromage. Ils ont un goût citronné de pomme encore à mûrir. Les soupes : des centaines de petites fèves maussades nageant dans une mare rouge et folle qui paraît éclater de rire. Parfums de mers sablonneuses et crissantes, bruit du ressac, cachent à l'enfant bavard que le vieillard cherche à entraîner. Une tuque verte et un long manteau sombre naviguent le réseau lymphatique des ruelles qui déroule sa transparence dans l'air piquant. Les muqueuses de neige au bord de la rue ont été piquetées de jaune par un chien mal élevé. L'enfant éclate de plaisir. Apparition silencieuse: de grands caftans noirs et gras les saluent timidement. Une troupe d'oiseaux du désert, dépenaillés et poussièreux. Solitaires, engoncées entre les façades osseuses, les rues s'étendent paisiblement jusqu'aux derniers organes de la ville. Elles semblent quêter du museau vers les ultimes caresses du soleil aux toits. Peu à peu, les cordes vocales urbaines reprennent leurs exercices a capella de sirènes tonitruantes. Les milliers de cellules formant le tissu urbain sortent de leur amas globulaire. Ils arpentent veines et artères. Ils partent pour les organes de banlieue. Et l'homme et l'enfant, pressés, éperdus, bousculés dans la cohue soudaine. Les longs vers des métros ahanent. Soupirent-succion en se décollant du quai. L'hémorragie est générale et leurs pieds sont gelés. Les courants d'air soufflent le long des corridors. Un fourmillement de pas résonnent dans les galeries. Des regards indifférents les traversent. Des regards franchement haineux les harponnent d'intolérance. Alors, courbé par l'âge et sur l'enfant, le vieil homme parle. Parle d'arbres centenaires isolés au milieu de la brousse, de pétilllements et d'étincelles, du poisson croustillant et du

Ceebu Jën africain. Parle de déserts qui étendent leurs dunes comme des pâtisseries dorées, de chameaux mâchant à l'oasis, du riz clair et du doux Mujadarra arabe. Il raconte des jours de tangerine, des nuits vert d'eau. Pour l'enfant, tout se confond avec le goût mûr et brillant des crêpes au sirop d'érable. Les dernières miettes de soleil roussissent...

Ils sont vomis dans le froid mordant, dans la nuit sèche. Les ténèbres se sont lovées dans le moindre orifice. Des cristaux de neige éteinte sont accrochés aux cils des fenêtres. L'haleine chaude et la lumière artificielle paraissent accueillantes. Encore quelques marches dans une odeur de friture, et la porte s'ouvre sur des yeux de cannelle. «Bonjour maman!» La tuque verte vole. «Grand-papa et moi aujourd'hui...» Un sourire de chocolat, elle m'embrasse: «Tu restes souper avec nous, papa?», «Non, non, je préfère...»

La kippa s'incline et embrasse une petite joue foncée comme l'expresso, qui part jouer au salon. L'homme grimpe à sa chambre, dans les couloirs saturés de pleurs d'enfant et de criaillements. Ses doigts se crispent sous le coup d'une douleur incendiaire. Il grimace. Surtout de colère. Colère pour tous ces regards de travers qui jugent le vieux juif et l'enfant noir. Colère de ces souvenirs qui reviennent dans ses mains et au coin des yeux de sa fille, de ce jour où ils l'ont apostrophé alors qu'il marchait paisiblement avec sa petite perle de cannelle. Où ils l'ont battu parce qu'il portait la calotte traditionnelle. Où ses mains n'ont pas pu empêcher... Colère pour ce vieux corps qui traîne, ne sachant rien faire proprement. Vasculite, lui a-t-on dit. Colère pour ces globules blancs qui voient rouge dans son sang, et attaquent tout, sans discernement, détruisent tout. Et nuisent ainsi à tous. Exactement, pense-t-il, comme cette maladie où on attaque des frères humains parce qu'ils sont d'une autre race, où on terrorise des quartiers entiers, où on détruit ce que d'autres avaient mis espoir et énergie à construire. Où on fait des abat-jour avec des peaux tatouées. Où les enfants ne peuvent que rêver de pays lointains, parce que les poches de leur grand-père sont trop légères pour pousser la porte et entrer les y mettre au chaud.

Face de terroriste

Claire Varin

Laval

Mohamed sonna à ma porte par un bel après-midi de mai. Nous nous étions fixés rendez-vous chez moi où j'exerce mon métier d'écrivain public. Le cheveu dru et noir, la barbe et le regard couleur plume-de-corbeau, l'inconnu me serra la main en penchant légèrement les épaules vers l'avant en guise de salut. Il se déchaussa et je l'invitai à passer dans mon bureau. Après avoir avalé l'expresso que je lui avais offert, il me déclara d'une voix posée :

- Je veux que ma mort serve à quelque chose.
- ... Votre mort ?
- Oui. Je vais m'immoler.
- ...
- Je vais m'immoler sur la place publique.

Il n'avait l'air ni exalté ni fou et sa présence ne suscitait en moi aucun malaise particulier. Mais, déterminé, il voulait s'immoler. Ce mot enflammait l'atmosphère, la chargeait d'intensité et forçait ma considération. C'était un geste grave, extrême et rare, un acte pour samouraï. Mohamed démontrait incidemment une politesse japonaise, une réserve teintée de déférence, qui tranchait sur l'attitude des natifs québécois. D'origine iranienne, il avait longtemps vécu à Paris avant de s'installer à Montréal. À titre de chauffeur de taxi, il sillonnait les rues de sa ville d'adoption, s'appropriant ainsi cette métropole où il se sentait chez lui mais toujours immigrant parce qu'il s'appelait Mohamed, avait la peau brune, les cheveux, la barbe et les yeux noirs d'un Arabe.

On ne brandissait pas une possible immolation à la blague ou en vain. Quelque chose chez Mohamed m'assurait du sérieux de son intention: devenir une torche vivante puis s'éteindre. Il eut été trop facile de l'étiqueter fou et de le renvoyer sans satisfaire à sa requête : écrire en son nom une lettre racontant ses déboires récents et évoquant à mots

plus ou moins couverts l'issue fatale. Un humain avait besoin d'être écouté, entendu.

Ainsi fut fait.

Il aimait voyager et ne s'en privait pas jusqu'à ce que survienne ce qui fit coucher en lui le soleil et en raison de quoi il paraissait prêt à mourir. Au retour d'un séjour dans le Sud avec sa copine employée dans une compagnie aérienne, il devait franchir les douanes de la ville par où il transitait avant de s'envoler, une petite heure plus tard, vers Montréal. Le temps pressait donc. Il avait accumulé en lui tant de regards méfiants sur son visage suspect de *terroriste arabe* subi tant de fois la fouille systématique de ses bagages ou de sa personne, ratant en conséquence nombre de vols de correspondance que... Il trépignait d'impatience et stoppa devant la guérite, décidé à accélérer le processus :

- Envoyez-moi vite à la fouille, s'il vous plaît.
- Ah oui? Et pourquoi?
- ...Parce que quand on s'appelle Mohamed ou Carlos, on est soit un terroriste, soit un passeur de drogues et qu'on est toujours fouillé.
- Êtes-vous un terroriste ?

Mohamed soupira, excédé.

- Si vous le dites...
- Avez-vous une bombe dans votre sac ?

Cette dernière question du douanier à l'oeil hostile lui semblait tout à fait déplacée et presque insultante. Comment son sac de voyage, à l'instant l'objet d'un examen sous les rayons X, pouvait-il contenir une bombe? Mohamed répondit avec une ironie malheureuse: «J'ai même des missiles intercontinentaux.»

Aussitôt, le douanier l'arrêta pour méfait public. Citoyen canadien au visage d'ailleurs, Mohamed passa dix jours en prison dans une ville de son propre pays. Je tais ici ses confidences sur les humiliations dont il aurait été victime. Soyez toutefois assurés, comme j'en suis convaincue, qu'il y a eu dévastation. L'homme assis devant moi, visiblement, souffrait. « Avant ça, existait une harmonie

entre mon corps et mon esprit», résuma mon client qui, depuis son emprisonnement, dormait mal, avait perdu l'appétit et la tranquillité d'esprit. Il n'était pas un criminel, pourquoi alors, regimbait-il, cette obligation de se rapporter chaque semaine au poste de police, jusqu'au moment de son procès, comme s'il en était un? Il aimait la vie, mais s'il n'obtenait pas justice, il mourrait.

J'observais mon visiteur et songeais au destin qui, telle une pierre roulant dans une pente, va jusqu'à sa destination finale, inexorablement. Rien n'arrêterait Mohamed -nos échanges m'en avaient persuadée- même pas Dieu et sa Justice qui n'est point de ce monde. Car Mohamed doutait d'Allah d'où le signe d'un non-engagement avec un quelconque groupe intégriste, outre le fait qu'il recourait aux services d'une femme pour la rédaction de sa missive. Mohamed était un citoyen du monde, oui, et je l'écrivis cette lettre qui resta lettre morte, hormis une mention sympathique d'un chroniqueur vedette de la presse écrite à qui il en fit, à ma suggestion, parvenir copie.

Mohamed revint me voir au coeur de l'été. Vu ses démarches infructueuses et ayant délibérément cessé ses visites hebdomadaires obligatoires au poste de police, il ne lui restait plus qu'à exécuter sa menace contre lui-même. Cette fois, il s'agissait de composer un texte qui débiterait plus ou moins par: «Quand vous lirez cette lettre, mes cendres joncheront le sol...» Mohamed, mon frère en cette planète, me soumettait un beau cas de conscience professionnelle. Je refusais de le juger. La liberté des êtres en ce monde consistait peut-être à «mourir debout plutôt que vivre à genoux», comme prétendait le père de Mohamed. Davantage qu'une composition rédigée dans un piètre français, une lettre bien tournée expliquant son éventuelle immolation éviterait que les Canadiens ne réduisent celle-ci à un extrémisme repoussant. Après remise d'une seconde lettre à mon client, laquelle n'indiquait pas la date de ce sacrifice de soi-même, j'avisai, avec son accord, les autorités. Pas question d'être accusée de non-assistance à personne en danger. Un mois plus tard, Mohamed me téléphonait pour m'informer des derniers événements : les policiers l'avaient cueilli chez lui en vue d'un examen psychiatrique, puis relâché quelques jours plus tard devant le refus du médecin de signer un papier attestant un quelconque déséquilibre mental chez le patient.

L'automne venu, je me réjouissais que Mohamed ne soit pas passé aux actes. Un jour de novembre cependant, au crépuscule, j'allumai le poste de radio au moment même où l'on annonçait qu'un quinquagénaire d'origine iranienne s'était immolé devant les bureaux d'un télédiffuseur. Reposait à ses pieds une lettre adressée au premier ministre du pays demandant réparation pour les torts encourus à la suite de son arrestation aux douanes canadiennes. Le présentateur n'en disait pas plus. Mohamed avait-il succombé aux flammes? Le service des nouvelles de la télévision n'évalua sans doute pas son immolation digne de suivi. Un humain flambait devant les fenêtres de leurs bureaux mais ça ne suffisait pas à des journalistes désabusés ou trop prompts à ranger Mohamed parmi les suicidaires? Les choses en restèrent là si l'on excepte un entrefilet et une chronique dans la presse écrite, cette dernière tenue par une journaliste ébahie de l'absence de couverture médiatique sur le drame. Le mur de l'indifférence, que Mohamed avait souhaité briser, s'était seulement noirci sous le brasier allumé par un homme accablé d'être mésestimé à cause de son nom et de la couleur de sa peau. Puisqu'il avait fini par se jeter dans la neige pour éteindre les flammes, il survécut, le visage et les mains brûlés au troisième degré.

Aux soins intensifs de l'hôpital gisait l'homme invisible. Des bandelettes lui grossissaient les mains et la tête, et je ne voyais du corps de Mohamed, caché par un drap blanc, qu'une cuisse brune ensanglantée où l'on avait tranché de la chair pour la greffer à son visage. Un respirateur lui insufflait de l'oxygène par un trou ouvert dans sa gorge. Il était comateux. L'infirmier de service me prévint du risque élevé que Mohamed soit défiguré pour la vie. Sans plus de nez ni de lèvres et les oreilles à demi consumées...

Dorénavant, avec son visage de grand brûlé, Mohamed traverserait en paix les douanes de toutes les villes d'Amérique. Plus jamais il n'aurait une face de terroriste.

Pour ne jamais oublier de se souvenir

Julie Côté
Sherbrooke

Cette ville devenue douloureusement célèbre en une seule nuit... Cette ville où s'est profilée l'ombre du diable pour des millions de gens, des millions de Juifs... Un noyau devenu abricot, une nation devenue putréfaction... C'était à Berlin. C'était en novembre 1938. C'était la nuit de Cristal.

Vous, Berlinois, Allemands, devenus vermines, devenus atrocités juives... Exclu de l'élite, exclu par le socialisme. Exclu par une perversité bestiale, innommable. «Ne gardons que la race pure! Ne gardons que la race aryenne! À mort les youpins!» Culte du catholicisme, temple pour l'exorcisme. Ils sont nés Juifs et doivent mourir pour cette seule raison...

Nuremberg, sinistre théâtre des nombreux congrès nazis, puis étrange lieu d'expiation. Babi Yar, affreux tombeau où Juifs blessés furent jetés sur Juifs fraîchement décédés, le tout recouvert de terre, le tout recouvert de haine, le tout recouvert d'oubli, le tout recouvrant l'inoffensif ennemi juré. Peuple juif, peuple rasé, peuple décimé. Enfants de David, rejetés chez eux, massacrés par des bandits se croyant des érudits.

Lorsque je vous lis, vous, gens du mépris, je pleure vos mères, je pleure vos pères, je pleure vos soeurs et vos frères. Lorsque je vous entends, vous, gens de tant de chants, je sanglote pour vos grands-parents et j'ai envie de hurler pour vos enfants... Je serre les dents pour vos amis, pour vos voisins, pour vos inconnus...

Rescapés, miraculés, vous nous demandez de ne pas oublier et de ne pas vous venger. Où avez-vous donc pu trouver cette force de pardonner? Oui, au même endroit où vous avez trouvé la force de subsister. Vous, nés à Berlin, nés à Varsovie, nés à Munich... Vous, fusillés en Ukraine, torturés à Hambourg, gazés à Auschwitz... À vous tous qui connaissez le prix du bonheur et de la liberté, je vous le promets: *jamais je n'oublierai* Et mes enfants se souviendront. Et leurs enfant sauront.

Beau comme un coeur

Rachelle Renaud
Montréal

Je sortais d'une salle de cinéma où je venais de voir un film grand public made in Hollywood. Puisqu'il s'agissait d'un concours Miss U.S.A., le réalisateur s'était livré à coeur joie à capter les corps des candidates sous littéralement tous les angles. Et celles-ci s'exécutaient allègrement, réussissant à perfection toutes les pirouettes, les simagrées exigées par un tel tournoi. Sauf pour deux ou trois des participantes, spécimens sans faille, qui tentaient d'élargir l'éventail des qualités dites féminines. À l'époque, de tels écarts étaient mal vus, qu'importe, elles abordaient sans broncher les grandes questions telles la pauvreté, l'engagement social, la paix dans le monde. L'une d'entre elles fut couronnée Miss U.S.A., ce qui laissait entendre que la séduction ne passait plus que par le corps.

Je n'étais pas une jeune femme particulièrement jolie. À quoi bon courir les bars? Les gars ne me voyaient même pas, entourée de mes copines aguichantes qui, il faut le dire, savaient prendre les devants. Je ne sais combien de fois j'ai dû rentrer en taxi, seule et morfondu, tandis qu'elles... Alors, cela me soulageait de savoir qu'on reconnaissait enfin le vrai, l'essentiel: la beauté résidait ailleurs que dans un corps parfait. Et grâce à la beauté humaine, pourrait un jour naître un monde meilleur.

Toute heureuse, je suis montée dans le métro. C'était l'heure de la fermeture des magasins, c'était bondé. Debout derrière moi, un Noir dans la vingtaine, beau comme un coeur, digne, souriant. À notre droite, un homme de race blanche, dans la soixantaine. Un peu fripé, le petit vieux, mais sensiblement d'humeur joviale. On voyait qu'il avait bu. Il a regardé le jeune Noir, lui a dit: «Ah, voilà un Noir.» J'ai ajouté, regardant le jeune homme droit dans l'oeil: «Oui, un beau Noir» Mais le vieux avait plus d'un verre dans le nez, plus d'une injure dans le ventre. Il se lança dans une litanie d'invectives, de clichés tels: «Retourne à ton pays», «Ostie, ici, c'est chez nous», «Tu comprends, on veut rien savoir des Noirs».

Les autres passagers ne sont pas intervenus. Pas une seule voix d'homme pour lui clouer le bec. Le petit vieux avait peut-être perdu le coco et manquait de bonnes manières, mais on lui pardonnait tout. Parce qu'il avait pris un verre de trop, tout lui était permis. Ou alors, était-ce en partie parce qu'il disait tout haut ce que plusieurs pensaient tout bas? Sous le choc, je ne savais quoi dire. J'ai regardé le jeune Noir, lui ai souri. Il m'a souri à son tour, a tenu le coup. Je voyais qu'il maîtrisait bien son indignation, sa rage, comme s'il était habitué à de telles insultes, comme s'il s'y attendait. Un peu comme nous jadis les Québécois, exploités à l'os, résignés et cois, «nés pour un petit pain».

La rame de métro s'est arrêtée à la station suivante. Le vieux n'est pas descendu, le jeune Noir non plus. Le voyage se poursuit avec nous tous à bord, faux frères d'un seul et même équipage, le train frayait son chemin dans le noir, vers l'est profond, vers notre destinée de petite misère et d'espoir grand comme le monde. Le prochain arrêt était le mien. Le soûlard continuait son monologue d'injures, le jeune Noir demeurait impassible, tel un monument, un dieu grec. Allais-je descendre? J'hésitais. Pourquoi ne pas accompagner le jeune homme jusqu'à destination, être à ses côtés pour la durée du voyage? En lieu et place, avant de descendre, je lui ai dit tout simplement: «Bonne soirée, Monsieur, de la part de la femme rose...»

Je me suis précipitée hors du wagon de métro comme si je manquais d'air. J'ai soudain revu mon père rentrant de la mine, couvert de suie, un homme blanc déguisé en homme noir, portait tout craché de la classe ouvrière, de la misère noire, fier de ses bras, de ses «grosses gages», comme il disait. Il avait sans doute la même soif d'air que moi lorsqu'il remontait dans la cage, la même faim insatiable du ciel. Je suis montée par les deux escaliers roulants, puis je suis arrivée au niveau de la rue. Le ciel était là, enfin, mais il faisait déjà noir.

- Merci de votre gentillesse, Mademoiselle... C'était d'un chic...

Je me suis retournée. Cette voix... Le jeune Noir de la rame de métro, un peu gêné mais content, était debout devant moi.

- Je ne sais si j'oserais vous inviter, mais... "la femme rose" prendrait-elle un verre avec moi...?

Je suis restée plantée là, les mains serrant mon sac comme s'il s'agissait d'une bouée de sauvetage. Puis, j'ai retrouvé mon sourire et mes mots.

- Alors, tu es descendu de ce... train d'enfer!

- Ah, ne va pas croire que c'est à cause de ce vieux fou. Mais plutôt à cause de toi... Je suis né ici, tu sais, et c'est pas la première fois que j'ai affaire à ce genre d'énergumène...

- Il faut dire que j'ai un peu honte...

- Laissons tomber! Tu connais le coin? Y aurait-il un petit bar sympa pas loin?

- Un bar, oui. Un bar sympa, non!

- Allons-y! Montre-moi le chemin, je te suis...

Il faut dire que pour l'amour, c'est plutôt lui qui m'a montré le chemin. Comme je l'ai dit, pour la énième fois, à mon aînée l'autre jour: «Et voilà comment j'ai rencontré l'homme de ma vie...» Et puisqu'elle est une grande fille maintenant, j'ai ajouté: «Pour moi, c'était la première fois. Lorsque la paroi de mon hymen céda et que ton père vit la goutte couleur rubis dans les draps, il fut très surpris. Je lui ai dit: «Ne t'en fais pas, cher ami. S'il est joie dans ce pays, ce sera par le sang».

Racisme : la face cachée de Narcisse

Nadia Ghalem
Montréal

Le racisme serait-il une pathologie, comparable au narcissisme ?

On pourrait parler des racismes qui comprennent l'hétérophobie ou peur de la diversité, de la différence, de la xénophobie, crainte, aversion, haine de ce qui est perçu comme étranger. Puisqu'il faut classer, si nous étions vraiment sérieux, on en déduirait que seuls les jumeaux identiques appartiennent à la même race et qu'il y a autant de races que d'individus chez les humains. Dans *La science face au racisme*, André Laganey parle de l'autrisme, comme définition de l'attitude face à l'autre et il remonte aux origines de nos attitudes face à l'autre, il écrit : «Chez le très jeune enfant comme d'ailleurs chez le jeune animal, tout ce qui est nouveau ou inhabituel provoque fréquemment une panique et la fuite...»

Vivre en ville, c'est se destiner à la proximité, au partage de l'espace avec des étrangers, au risque de voir l'avènement d'attitudes racistes. L'attitude raciste serait-elle une réaction pathologique basée sur le narcissisme? Comment définit-on cette pathologie qu'est le narcissisme? Dans un ouvrage intitulé: *Gagner à en mourir*. Une civilisation narcissique, sans nécessairement faire allusion au racisme, le psychiatre américain Alexander Lowen fait une brillante description du narcissisme qui, contrairement à ce que l'on pense généralement, n'est pas le fait d'un beau jeune homme qui meurt par excès d'amour pour lui-même, mais l'attitude d'un être humain incapable d'aimer, qui se sent vide et meurt de désespoir à cause de son impuissance à ressentir des sentiments. «Le terme narcissique s'applique autant à un état psychologique que culturel. Sur le plan individuel, il dénote un trouble de la personnalité caractérisé par un investissement exagéré de l'image du Moi qui s'exerce aux dépens du Soi». Voilà, du moins en partie, une esquisse de la triste condition du narcissiste et par extension du raciste.

«Le narcissique devient son propre monde et pense être le monde tout entier.»

Si l'on remonte à l'aspect physique et esthétique des choses, on se rend compte que les merveilleuses statues de marbre grecques et romaines ont défini une fois pour toute ce qui, chez les humains, doit être considéré comme le profil «normal», comme la beauté idéale.

Le monde méditerranéen et l'Occident avec lui ont longtemps vécu sur la lancée de cette idéalisation stéréotypée du genre humain, ignorant toute la statuaire africaine, cambodgienne et plus généralement asiatique, océanienne, amérindienne ou nordique et bien sûr, les humains qu'elle représente.

De plus, aujourd'hui, il y a la possibilité que l'on fasse, sur le plan culturel et psychologique, ce que l'on a fait sur le plan esthétique.

Comment? Grâce aux nouvelles technologies et particulièrement à l'informatique, on définit un modèle de pensée et d'action basé sur la relation avec la machine conçue sur un mode binaire, linéaire, fragmentant et classifiant la réalité pour mieux l'appréhender. Ce qui est un fantastique progrès en soi, mais qui risque d'exclure, si l'on n'y prend garde, les modes de pensée circulaire, empirique, généraliste des Orientaux, Africains, Asiatiques et Autochtones américains, nous privant ainsi de la richesse et de la diversité des différentes approches humaines pour appréhender la réalité et s'inscrire dans l'univers.

L'exclusion consiste parfois à crier dans le désert.. Ce sont les vers d'un poète Iranien, Ahmed Chamlou qui me semblent le mieux exprimer la profondeur de la peine, les conséquences de l'indifférence : Nous nous sommes assis/Nous avons pleuré/Et d'un seul cri/Nous avons bondi- Hors de nous-mêmes.

Nous habitons une petite planète bleue et nous sommes si différents les uns des autres et pourtant nous appartenons tous à l'espèce humaine. Nous pourrions décider que c'est là, pour nous, l'occasion de *nous enrichir de nos mutuelles différences* comme disait Saint-Exupéry.

À Montréal, sans prendre la peine de voyager, nous côtoyons toutes sortes de gens, venus des horizons les plus divers, nous vivons dans la diversité. C'est le monde qui vient à nous. Les immigrants et réfugiés nous enrichissent, ils apportent dans leurs bagages des

valeurs culturelles qui s'additionnent aux nôtres, des attitudes qui nous stimulent et nous permettent de mieux nous identifier. Ils arrivent jeunes la plupart du temps, prêts à travailler alors que nous n'avons pas eu à payer pour leur éducation et leur formation. L'écrivain Tahar Ben Jelloun déclare et je l'endosse pleinement :

«J'accuse ceux qui ont pillé l'Afrique, affamé ses enfants, réduit ses paysans à l'errance, ceux qui y ont mis au pouvoir des voyous, des pervers et des brutes, ceux qui ont décidé que ce continent n'était pas fait pour la démocratie et les droits de la personne, ceux qui pensent que l'Afrique est vouée à l'oubli, aux cendres et à la mendicité, ceux enfin qui y maintiennent des réseaux à base de corruption pour continuer à profiter de ses minéraux et de son pétrole». Et je peux ajouter, un peu dans la même veine:

Personnellement, j'accuse le narcissisme cruel qui fait que des populations entières qui possèdent médias et pouvoirs restent indifférentes devant les images catastrophiques de souffrance et de mort des peuples: du Rwanda, du Congo, de Somalie, d'Indonésie, de Bosnie, d'Albanie, d'Afghanistan, du Tibet, de Chine, du Cambodge, du Moyen-Orient, d'Algérie, d'Amérique latine et du Sud.

Et la mort silencieuse parfois ignorée de plusieurs peuples autochtones et de populations civiles qui n'ont choisi ni la guerre ni la violence.

Face au racisme, nous sommes responsables de non-assistance à personne en danger si nous assistons passifs devant nos journaux et téléviseurs à toutes les peines du monde qui s'abattent sur des populations civiles terrorisées.

À cause de la rapidité, la quasi-simultanéité et l'ubiquité des communications modernes nous sommes appelés à entendre, voir et côtoyer des humains dont les différences n'empêchent qu'ils sont de notre espèce, qu'ils sont membres à part entière de la vaste famille humaine, nous devons pour vivre pleinement notre époque, grandir émotivement, acquérir connaissance et maturité. Nous avons la responsabilité de transmuier *la violence en vitalité*. Nous sommes mis en demeure, pour la sécurité de nos descendants, l'avenir de notre planète, d'agir avec compréhension, équité et humanité en mettant derrière ces mots des pensées et des actes concrets. La diversité

humaine de la population à Montréal nous interpelle; nous devons être vigilants quant aux droits fondamentaux, nous y tenir et les défendre, nous sommes confrontés au défi d'acquérir plus de connaissance quant à nos sentiments et motivations en ce qui regarde la différence et l'acquisition d'informations sur tous les peuples de la terre, sur leurs richesses et sur nos origines communes qui remontent à la nuit des temps. Nous avons le devoir de combattre le narcissisme.

Le monde dans mes bras *(Rap d'un pure laine)*

Guy Dessureault
Trois-Rivières

J'aime mon vieux quartier
Ses rues recyclées,
Ses passants plus voyants,
Leurs tchadors, leurs turbans,
Leur peau de bistre, d'ébène,
D'autant qu'il y en a moins
Tout à fait comme la mienne.
Au milieu, dans tous ses coins,
Ma ville grandit.
Elle bouge, je vis.

C'était plus simple avant,
Du temps de mes parents.
Chaque camp avait ses mots,
Presque le même Dieu,
Une seule couleur de peau,
Au fond, nous étions deux.
Plus nombreux depuis,
Ceux venus d'ailleurs
Maintenant d'ici,
Leurs frères, leurs soeurs,
Sont autant chez eux
Que je le suis,
Qu'ils prient en se couvrant,
À genoux sur leur tapis,
Ou fassent brûler l'encens.

Mon voisin vient d'Haïti
Et adore le hockey.
Il parle de sa Camry
Comme mon cousin Henri.
Je m'y suis attaché,

Nous sommes devenus amis.
Je sais que de fausses idées
Font encore la vie dure
À plein d'autres cultures,
Mais moi j'ose espérer
Qu'on prendra bien le tour,
À force de se côtoyer,
D'en venir à bout un jour.

Je n'aurais pas pensé
Qu'après toutes ces années
Des gens nés loin d'ici
Changeraient autant ma vie.
Je mange des sushis,
Du couscous taboulé;
Ma femme a un penchant
Pour le canard laqué.
Son père était afghan;
Le mien, un vrai pure laine.
Je suis bon chacutier;
Ma soeur, végétarienne.
Sa fille est née en Chine
Et n'aime pas le riz;
Elle a pourtant la mine
De ceux de ce pays.
Lorsque je l'embrasse,
Et c'est souvent le cas,
C'est comme si je serrais,
Par-delà nos races,
Le monde dans mes bras.
C'est comme si je serrais,
En usant leurs traces,
Le monde dans mes bras.

Simple addition

(Chanson rap)

André Fortin

Montréal

Dans un quartier rude
basse altitude
au centre-sud
des habitudeas de repβli

Ne pas estimer à
zeste d'intolérance
quoi l'autre! l'incompatible

Combat à domicile
lancée d'un missile
l'étranger est une cible
facile à accuser

LA DIFFÉRENCE C'EST UNE SOMME

LA DIFFÉRENCE C'EST UN PLUS

LA DIFFÉRENCE C'EST UNE SOMME

LA DIFFÉRENCE C'EST UNE SOMME DE PLUS

C'est pourtant logique
d'écouter la réplique
d'Asie, d'Amérique,
d'Europe ou d'Afrique

Abondance d'influences
surplus de connaissances
équivalence, ressemblances

Farine blanche enrichie
d'expériences couleurs
riche objectif, est-ce que tu piffes?
sens du collectif

LA DIFFÉRENCE C'EST UNE SOMME

LA DIFFÉRENCE C'EST UN PLUS

LA DIFFÉRENCE C'EST UNE SOMME

LA DIFFÉRENCE C'EST UNE SOMME DE PLUS
simple addition

À toutes les fois

Sylvain Rivière
Îles de la Madeleine

À toutes les fois que l'on torture,
maltraite et tue
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois que la dictature
se maquille de démocratie
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois que la domination et l'esclavage
sucent, grugent et dévorent
les moins mantis et les laissés-pour-compte
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois que le pouvoir au service de l'argent
engendre la pauvreté, la misère et l'ignorance
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois que l'on ferme les yeux
sur l'injustice et l'exploitation
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois qu'au nom de la couleur
des préjugés, de la différence
raciale, radicale et viscérale on exclut de la ville, la vie
en voilant les droits les plus élémentaires et fondamentaux
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois qu'aux quatre coins de la planète
les bidonvilles s'accrochent à la survie en dévisageant les cités
les mégapoles et la misère des riches
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois que l'homme pour l'homme
Deviens loup
Au hasard des carrefours monnayant jusqu'à l'amour
de pièges en état de siège
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois que l'on ridiculise
humilie et discrédite faibles et démunis
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois que l'ambition et le vice
remplacent l'amitié et l'amour
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois que l'on oublie qu'on est des hommes
pour jouer les héros
que l'arrogance nourrit l'abus de pouvoir
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois que l'orgueil refuse le pardon
à la main tendue d'un regard
Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté

À toutes les fois qu'un enfant naît sans amour
que l'humain se vautre dans la luxure et la facilité
qu'au nom du profit personnel on ferme les yeux au don de soi

À toutes les fois que le silence et la pudeur refoulent un je t'aime

À toutes les fois

À toutes les

À toutes

À

Des hommes meurent de faim, de soif et de liberté.

Regards dans la ville

Naïma Bendris
Montréal

Le regard est au coin de la rue. Il accompagne ma trajectoire d'immigrante. Il peut surgir n'importe quand, n'importe où. Il n'y a qu'à marcher dans la ville pour le rencontrer. Il est là dans l'autobus, derrière un bureau, à l'université, sur un pont, à la douane de l'aéroport ou au palais de justice. Il est là devant moi, derrière moi, direct ou en biais, il est là même sous des paupières qui se ferment pour le masquer. Je le vois même quand il se détourne, même quand il s'éloigne, qu'il disparaît. Ce regard-là est programmé à me reconnaître, à m'identifier et à interagir avec moi selon un guide bien précis, un guide élaboré à coup d'images et de représentations archétypales fabriquées sur moi et qui servent à des fins idéologiques, politiques, économiques et culturelles. Il ploie sous la charge des préjugés et des stéréotypes dont il s'abreuve à la source qu'il a creusée en moi. Dans un monde gouverné par l'image, celle-ci se substitue à mon identité et me fixe dans une catégorie particulière. L'image fait ma personne dans le regard qu'on pose sur moi. Elle annihile ma personnalité, mutile mon identité. Dessaisissement de mon être.

Je suis Arabe, femme arabe dans le trouble de ce regard. Ce terme-là stimule à lui seul tout un imaginaire qui se met en branle à mon passage, à ma rencontre et même à ma non-rencontre. Il traîne comme un boulet une lourde croyance faite d'images péjoratives, d'images réductrices, d'images stigmatisantes, d'images..., d'images..., d'images... Images apprivoisées, devenues familières, qu'on peut utiliser quand l'occasion se présente pour légitimer un traitement différentiel qu'on veut me faire subir. Je suis la toile de fond sur laquelle les Occidentaux ont projeté leurs rêves, leurs fantasmes, leurs désirs et leurs peurs. Ils ont participé à une construction homogène de la femme arabe. Personnage forcément différent, je suis marquée par le sceau du regard posé sur moi et qui me capture dans les rais du filet de l'imaginaire collectif.

De tous les regards croisés, il en est un qui m'a particulièrement fait violence. C'est un regard expert, un regard professionnel, un regard

psy-loup. Il devait m'évaluer dans mes capacités maternelles. Un enjeu de taille: la garde de mon enfant. Je suis mère «étrangère» face à un père «pure laine». Sur ce regard, je pourrais écrire des pages et des pages, sur ce qu'il a provoqué en moi de sentiments. J'ai au fond de moi des mots pour dire cette colère qu'il a lovée en moi, cette colère qui me noue toute entière. Cette colère qui gronde, bouillonne de n'avoir pu s'exprimer, dont on a bâillonné, muselé, réprimé la parole dans une société qui se targue de respecter la liberté d'expression de chacun mais qui étouffe jusqu'aux émotions. J'ai au fond de moi des mots pour dire cette violence sans nom, la violence de mon identité de femme arabe, de mère arabe. Coupable, je le suis, d'être différente, d'être l'Autre telle que construite par le regard dominant. La différence suscite trop souvent peur, rejet, mépris et agression.

Au tout premier contact avec ce regard, je fus saisie d'une oppression de plomb, l'espace s'est rétréci autour de moi, l'air s'est immobilisé, le silence est tombé, lourd, épais d'angoisse, comme si ce regard dans son intensité avait écorché l'atmosphère environnante. Il m'a du coup signifié ma place, celle de la marge, celle de la minorité, m'appelant à me confiner à l'intérieur d'une frontière qui me contient et me neutralise. Il s'est alors mis à m'analyser telle une chose sous sa loupe. Il a fait de moi son objet, son point de mire qu'il observe, examine, évalue, jauge à travers un chapelet d'images préconçues créant une brèche sujet/objet, il/l'autre-moi et reproduisant une figure connue et confortable civilisé/barbare. Il a mis un soin particulier à me scruter, à me défoncer tel un intrus qui défonce une serrure pour pénétrer dans l'intimité d'autrui. Il me fouillait tel l'archéologue orientaliste qui pénètre le ventre de la terre pour en extraire des pièces dont il s'empare pour les étudier, les déchiffrer, les interpréter selon sa propre grille de lecture basée sur le savoir occidental puis les cataloguer. Je voyais ses yeux sonder chacun de mes mouvements, de mes respirations, de mes réactions, de mes mots. Ce regard me toisait de haut en bas comme s'il voulait me donner une note, s'acharnant sur moi avec une application redoublée, avec un zèle peu commun. Il me devisageait d'un air accusateur, inquisiteur faisant de moi une suspecte. Ce regard usé par tant de préjugés me déshabillait pour m'envelopper dans le voile de la méconnaissance, de l'ignorance. Il me dénudait pour me vêtir d'une étoffe dans laquelle je ne me reconnais pas, étoffe tissée sur la trame de son imaginaire et dont chaque maille est un stéréotype, chaque

noeud un préjugé, étoffe qui ne sied pas à mon corps mais qu'il m'imposa comme une camisole de force. Étoffe fabriquée et qui porte pour griffe: Racisme. Il me détaillait avec circonspection pour voir si rien ne se cachait dans les plis de mon corps, si rien n'était embusqué dans les renforcements de mon moi. Tel un pistolet chargé, il me braquait, m'atteignait, me pénétrait, me trouait, torpillant ma chair. Ce regard haut perché me considérait avec condescendance, avec l'importance que lui confèrait sa position. Il me regardait à travers ses lunettes de dame formée à l'école de psychologie faisant preuve d'une sorte d'autorité militaire. Durant les séances d'évaluation, il me dominait comme le photographe domine son client durant la séance de pose. Mais au fond, ce regard n'est que le signe d'une indéniable cécité. Il est une fenêtre qui ne s'ouvre pas. Or l'ouverture est la matière première de celui qui regarde, de celui qui observe. Son esprit verrouillé, boutonné n'invitait pas au dialogue. Dès lors que j'essayais d'émettre mon point de vue, ce regard plombé d'intimidation refoulait mes paroles au fond de ma gorge, au fond de mon ventre. Il ne s'est à aucun moment départi de son attitude intimidante, dominatrice, puant le parti pris. Chaque fois que je prenais la parole, il y coupait court par des réponses qui tombaient drues, sèches comme le coup de la guillotine. A chaque mot que je prononçais, il me rembarrait d'un ton catégorique et irrévocable avec l'air de dire: «Quoique tu dises...». Je me sentais encagée dans la prison de ce regard. Il me coinçait entre son oeil droit et son oeil gauche. Ce regard glacial me transperçait le corps telles les aiguilles d'un froid arctique. Ce regard chacaliste plantait ses crocs affûtés dans mes tripes. Ses yeux acérés pareils à des tessons me coupaient la gorge, les poumons, le foie. J'étais sous sa griffe qui me déchirait, qui me lacérait, qui mettait ma dignité en lambeaux. Son regard me tombait dessus comme une pluie de feu. J'en étais consumée jusqu'au fond de l'âme. Mais pour reconnaître ce regard, il faut être son objet, ça se passe entre vous et lui car il soigne son image, il s'entoure de précautions et il se veut sournoisement "politically correct". L'injustice, le parti pris et la discrimination ont eu raison de ma confiance en la justice et son système. Mes illusions se sont évanouies une à une et la réalité m'a rattrapée, moche dans sa nudité.

Mais la ville abrite aussi un autre regard, un regard éclairé, un

regard affranchi de la gangue des préjugés. Un regard baume au coeur. Un regard à niveau égal. Un regard sans ornières qui porte sa vue plus loin. Un regard d'accueil franc et sincère qui vous fait de la place, qui ne vous fait pas sentir que vous êtes de trop, que vous êtes l'étrangère. Un regard qui vous tend un miroir non teinté d'exotisme réducteur, dans lequel vous vous reconnaissez dans votre entièreté, dans votre humanité, dans votre singularité. Un miroir intact qui ne se brise pas en autant de morceaux déformants.

C'est le regard que j'aimerais davantage rencontrer, que j'aimerais voir se répandre dans la ville en une coulée de respect mutuel, de solidarité et de prise en compte de la dignité de chacun.

Les couleurs de la ville

Suzanne Normandin
St-Valérien-de-Milton

Bonjour Émilie

Voilà! Je t'écris enfin de ma nouvelle demeure. Depuis deux mois, je suis devenue une «fille de la ville» comme dirait Mamie. Tu te souviens comment je me sentais quand ma mère a obtenu ce fameux contrat de travail? Elle y voyait l'occasion de mieux nous faire vivre, mon frère et moi. Mais elle avait omis de nous dire que cela aurait lieu dans «la grande ville», celle qu'on appelle la métropole. Comme j'ai crié et tempêté contre ce projet fou à lier. Je ne voulais absolument pas quitter ma campagne à moi. Comment peut-on partir et laisser un endroit où tout le monde se connaît? Tu sais comme moi que, dans notre village, nous pouvons aller et venir partout, à pied ou à bicyclette, et personne ne craint le danger. Là, à dix ans, j'étais déjà une grande fille responsable.

Eh bien ma chère Émilie, je dois te dire qu'à mon arrivée dans la métropole, j'étais plutôt étourdie par cette grande ville ; je me sentais si petite au pied de ces immenses édifices vitrés, de ces gros bâtiments de pierre grise, de tous ces immeubles vieillissés ou carrément abandonnés. Je dois t'avouer ma peur de traverser ces rues d'une largeur incroyable avec une foule de voitures allant et venant dans tous les sens. Sans oser le dire à maman, j'aurais voulu qu'elle me tienne la main comme elle faisait pour mon petit frère. Puis, il y avait aussi ce bruit; la ville regorge de sons de toutes sortes: les moteurs des voitures qui roulent, les klaxons et... la foule des gens dans les rues. Nous entendons des bribes de conversations, des rires, des chants et des cris. Une foule de voix qui s'entremêlent pour nous donner un concert incroyable. Fascinant! Ce sont les oiseaux de la ville et ils ne chantent pas que le matin! Je vais même te confier un secret: j'adore ces oiseaux de la ville et tu sais pourquoi? Parce que, comme les nôtres à la campagne, ils sont nombreux et... tellement différents! Moi qui ai toujours aimé les oiseaux à cause des nombreuses couleurs qu'ils nous offraient si on les regardait de près, je suis servie ici. Ces oiseaux sont les gens qui m'entourent,

Émilie, et je n'ai jamais observé tant de différences de couleurs! Avec une mère artiste, j'ai rapidement appris, toute jeune, à en reconnaître toutes les nuances comme les marrons, les magentas, les ocres ou les pourpres. C'est fou tout ce que cette ville peut contenir de coloris justement! C'est incroyable le nombre d'humains qui vivent à la ville, jamais je ne les connaîtrai tous. Trop nombreux. Tous différents. Heureusement que je connais mes couleurs; j'ai des repères. Au dessus de chez moi, il y a une famille de gens qui ont la peau noire; en dessous, ce sont des gens plus basanés, je dirais ocre et, tout en haut, il y a trois familles de gens jaunes, des Asiatiques! Et dans ma classe c'est pire encore. Oh, quand je dis pire je ne dis pas ça pour être détestable. Je veux dire par là que c'est incroyable toutes les couleurs qu'on peut y trouver. Moi qui me trouvais géniale dans les diverses nuances ! Tu sais comme moi que dans notre école, à la campagne, les seules différences de couleurs se trouvaient dans les cheveux ou les vêtements. Cent cinquante écoliers, tous pareils! Dans ma classe, à la ville, parmi une trentaine d'élèves, il n'y a que deux autres fillettes qui me ressemblent; je veux dire par là qu'elles ont la même peau et parlent la même langue. Tout le reste de la classe est de couleur et de langue différentes. Des petits oiseaux chantant dans des langues nombreuses. Moi, je trouve ça fantastique; je fais le tour du monde dans la cour de récréation. Aux premiers jours des cours, j'avais tellement de difficulté à retenir les prénoms de mes nouveaux camarades que je leur demandais leur pays d'origine. Imagine-toi que dans ma classe, il y a dix-sept pays différents et quelques-uns dont je ne connaissais même pas l'existence !

Émilie, tu aimerais. Telle que je te connais, toi la curieuse aventurière, tu voudrais tout savoir à propos de mes amis. Car tous ces gens, en plus de ne pas parler la même langue que moi, ont des habitudes et des coutumes différentes des nôtres. Il y a des pays où les gens mangent avec les mains sans que leur mère les gronde puisqu'elle le fait elle-aussi; il y a des filles qui ont un petit point rouge marqué entre les deux yeux à l'adolescence pour signifier qu'elles ne sont pas mariées et j'ai vu des garçons qui portaient, sur la tête, un petit chapeau tout minuscule qui ressemble étrangement aux broderies que fait ta mère. Et ils ne l'enlèvent pas. Savais-tu qu'il y a un grand nombre de gens qui ne fêtent pas Noël? D'autres gens égorgent un agneau lorsqu'un enfant vient au monde. J'ai appris aussi que des familles complètes se

réunissent afin de préparer ensemble leurs provisions de viande. Mamie m'avait déjà raconté des choses semblables qui se faisaient quand elle était toute petite. Des coutumes. Il existe un tas de différences à découvrir parmi des choses que nous faisons aussi de la même façon.

À la maison, lorsque je parle de toutes ces histoires de prénoms, de langues et de pays, l'atmosphère devient plus lourde. C'est bizarre, mais avec maman il y a un sentiment de crainte qui flotte dans l'air. Ma très chère mère l'artiste est devenue une mère-poule prudente. Prudente ou inquiète? Tu devrais la voir : elle me met en garde contre les «étrangers», ces gens de couleur qu'on ne connaît pas et dont on ignore tout. Pauvre maman, je crois que la ville la préoccupe trop; si elle savait tout ce qu'il y a à connaître, à découvrir. Mes camarades de classe sont mon encyclopédie! Auprès d'eux je découvre des univers différents. Maman préférerait que je m'amuse avec les fillettes de ma classe qui me ressemblent. Quand elle a su que la mère de Sarah portait un voile, elle m'a demandé de ne plus aller chez elle. Pourtant, la mère de Sarah est semblable à la mienne: d'ailleurs je trouve qu'elle ressemble à ma tante Isabelle. Qu'est-ce que cela peut bien faire qu'elle porte un voile? Maman porte bien des chapeaux, elle! L'autre jour, je l'ai entendue au téléphone raconter à sa soeur qu'elle restait à la ville parce que le travail était payant mais qu'elle nous enverrait passer l'été à la campagne car nous avons besoin, mon frère et moi, d'espace et de grand air. Elle devrait nous demander notre avis car nous savons où se trouvent les grands espaces ici. J'avais oublié de te dire, ma chère amie, qu'à la ville il y a aussi... la campagne! À deux rues derrière chez moi existe un immense parc, plus grand que notre village. Il contient plus d'arbres et d'arbustes que jamais notre terrain de campagne ne pourra en contenir. Tu devrais voir les gens qui s'attourent là pour participer à des sports, pour marcher en famille, pour parler ou jouer des airs de musique. C'est bon. C'est beau. Et d'après mon copain Slim, la ville possède des dizaines de parcs comme celui-là.

Tu sais, Émilie, celui qui se porte le mieux dans toute cette histoire, c'est mon frère. Jacob n'est pas perturbé par tous ces changements qu'apporte notre arrivée dans la métropole. Il s'est déjà fait un tas de nouveaux amis à la garderie. Puis, quand nous allons au parc, il s'amuse énormément. Il profite du grand air et des nombreux jeux.

La semaine dernière, il s'est amusé pendant près de deux heures avec un jeune chinois du même âge que lui. L'enfant ne parlait pas un seul mot français. Il fallait les voir courir entre les balançoires, faire des pâtés de sable ou descendre le grand toboggan. De vrais copains. ils ont ri ensemble tout l'après-midi. Sa mère les regardait en souriant ; elle semblait heureuse de voir tout ce plaisir. Moi je me demandais comment aurait réagi maman. Le lendemain, mon petit frère a récidivé. Il a passé l'après-midi avec deux fillettes toutes noires aux jolis cheveux crépus. Je dis "récidivé" parce qu'on nous a appris aujourd'hui à l'école que ce mot signifie quelqu'un qui commet à nouveau un crime. Aux yeux de maman, c'est sûrement cela qu'on aurait fait si elle avait su avec qui on s'amusait. J'ai la nette impression que ma mère a peur des étrangers. Pourtant, je croyais que c'était nous qui étions des étrangers. C'est vrai, la plupart de mes camarades sont nés ici, dans cette ville. Pas moi. Ni ma mère, ni mon frère. Pourquoi est-ce que ma mère chavire? C'est elle qui me disait toujours que c'est avec le métissage des couleurs qu'on peut créer des chef-d'oeuvres !

Aujourd'hui, j'ai découvert quelque chose qui m'a fait sourire: mon petit frère porte un nom étranger! Jacob est un prénom d'origine juive! Et le mets préféré de maman, le couscous aux sept légumes, est un plat typiquement arabe! Crois-tu qu'elle est au courant de tout cela? Spécial non?

Je te quitte ici Émilie, Zahna et Marym m'attendent pour aller jouer au parc. Tu les adorerais. Elles aiment la musique pop, les vêtements à la mode, les coiffures et les maquillages. Et comme nous, elles trouvent que les garçons sont trop bébés!Elles sont vraiment très gentilles et tellement belles!

A bientôt Émilie.

Magalie, la «fille de la ville».

P.S. Émilie, au moment où je termine cette lettre, ma mère est dans l'entrée de notre appartement. Elle parle à un de nos voisins qui, en plus d'avoir un accent bizarre, a les yeux et les cheveux de jais. Elle sourit. Oh, je ne pense pas que maman va l'inviter à notre table mais je crois qu'elle semble prête à retrouver la base des couleurs... Nous devrions l'amener au parc, Jacob et moi. Qui sait...

La grande menace

Florian Chrétien
Gatineau

Un professeur de sciences politiques demandait à ses élèves quel est le plus grand danger qui menace l'humanité. Les uns mirent de l'avant les armes nucléaires; les autres avancèrent l'inégale répartition des richesses entre les pays, d'autres enfin firent mention du sida. Un dernier signala le racisme, germe latent de dissensions, de discrimination, de ségrégation, de haine, de meurtres.

C'est un fait: le Québec est en passe de devenir une société multi-ethnique et pluraliste. Les Québécois de souche ne font plus guère d'enfants. Pour compenser la dénatalité, d'autres peuples viennent à la rescousse. Nous avons vu arriver les Boat People. Nous avons accueilli des exilés politiques, des réfugiés fuyant la misère de leur pays ou les régimes totalitaires répressifs. Parmi eux se trouvent non seulement des pauvres, mais aussi des bien nantis et bon nombre d'intellectuels, de spécialistes et de techniciens. Au nombre de mes professeurs d'université, il y avait un Marocain, un Haïtien, un Togolais. Dans le collège où j'ai enseigné, le corps professoral comptait une Anglaise, un Algérien, un Égyptien, un Haïtien. L'Université d'Ottawa pour sa part accueille 995 étudiants étrangers venus de 129 pays. En entrant chez nous, les néo-canadiens introduisent de nouveaux courants de pensée, d'autres croyances, de nouvelles conceptions, de nouvelles perceptions.

Plus que les régions rurales, la ville les attire. Les grandes villes du monde sont envahies par les nations qu'elles avaient colonisées : Londres, par les Noirs; Paris, par les Arabes; Miami, par les Latinos. Cette situation engendre des tensions et fait naître diverses formes de racisme. Le problème se pose surtout lorsqu'il s'agit de minorités visibles. La ville qui les accueille dans ses rangs les rejette parfois dans son cœur. D'aucuns diront que ces gens viennent prendre nos emplois, qu'ils nous imposent leurs coutumes et qu'ils exigent des traitements de faveur.

La propagande des temps de guerre a laissé des séquelles dans les esprits. Les Américains étaient présentés par les Japonais comme

des démons à forme humaine; les Japonais, eux, nous étaient présentés comme des hypocrites qui pouvaient vous planter un couteau dans le dos. Pourtant lorsque je suis descendu à Hiroshima et à Nagasaki six ans après l'hécatombe atomique, je n'ai rencontré, au cours de mon séjour de 17 années, que des gens affables et fort bien disposés à l'égard des gaijin, les étrangers. Voilà pourtant qu'aujourd'hui, les Triades criminelles qui s'installent dans nos villes contribuent à créer la méfiance à l'égard des Asiatiques et incitent à leur rejet.

Ce brassage des peuples qui marque notre époque n'est pas l'apanage exclusif de notre siècle. De tout temps, des remous s'en sont suivis; des frictions, des attitudes racistes, des exclusions se sont produites.

La discrimination raciale est une forme de racisme. Les Japonais ont leurs autochtones, les Aïnus; les Coréens qui y sont venus chercher du travail sont toujours considérés comme des citoyens de seconde zone. Chez nos voisins du Sud et chez nous, les Amérindiens demeurent une race à part, subventionnée à l'extrême et maintenue dans la dépendance. Dans le collège où j'ai enseigné, se trouvait parmi mes élèves un jeune aux traits asiatiques, fils d'un père québécois et d'une mère chinoise. Il va sans dire qu'il subissait les quolibets des petits Québécois. L'un de mes neveux a uni sa destinée à une Haïtienne de bel ébène, d'une amabilité conquérante. Leur fils, ni Blanc ni Noir, s'est vu rejeter d'abord et exclure des cercles d'amis. Peut-être que le mal du racisme est-il plus virulent chez les jeunes écoliers qui parfois sont sans pitié.

Une simple anecdote dans le milieu du travail peut engendrer une attitude raciste. L'employé d'une firme de téléphone avait été chargé d'installer le service téléphonique dans un village éloigné d'Amérindiens de la Côte-Nord. Il avait en main une liste précise des opérations à effectuer dont il n'avait pas le droit de déroger. Lors d'un de ses déplacements dans le village, il fut assailli par un Amérindien furieux qui lui barra la route avec son camion.

- Viens tout de suite m'installer le téléphone.
- Ton nom n'est pas sur ma liste.
- Tu ne partiras pas d'ici avant que j'aie mon téléphone.

- Dommage! J'ai des ordres.

- Au diable tes ordres. Je veux mon téléphone aujourd'hui. Espèce de Visage Pâle, tu sers les Blancs avant nous. Ne serais-tu pas raciste?

- Ce n'est pas que je sois raciste. J'ai une tâche à remplir et je m'en acquitte en toute conscience.

L'employé était assez costaud, mais il ne se sentait pas de taille à se mesurer à cet énergumène qui finit par battre en retraite. Le technicien put enfin démarrer sans coup férir.

Ce sont des scènes comme celles-là qui entretiennent l'animosité entre les nations. L'employé n'avait pas une dent contre les Amérindiens, mais depuis ce jour, il avoue qu'il les déteste. C'est ainsi que se nourrit le racisme... Quand certains de nos politiciens ne viennent pas jeter de l'huile sur le feu en tenant des propos blessants pour les ressortissants étrangers.

Tableau peu réjouissant, mais des lueurs d'espoir pointent à l'horizon.

Questions de tempérament, d'éducation ou de milieu, les uns sont mieux disposés que les autres envers les «importés». Des familles adopteront des enfants d'ailleurs. Le phénomène de la mondialisation aura sans doute contribué à atténuer les incompréhensions. Avec le village global disparaîtront graduellement les préjugés. Comme les Japonais, les Français et les Allemands, les Québécois voyagent beaucoup. Ils font des séjours prolongés en Europe, en Afrique et dans les pays orientaux. Ils acquièrent ainsi une plus grande ouverture d'esprit. La connaissance des autres cultures, de leurs coutumes et de leur littérature favorise la compréhension mutuelle et concourt à des changements de mentalité.

D'autre part, il y a nécessité pour les immigrants de s'intégrer, de ne pas vivre en marge de la société, de ne pas former des ghettos, de ne pas chercher à imposer leur façon de penser, de se familiariser avec la langue de leur pays d'adoption. Des organismes comme Accueil-parrainage, les bureaux de coopération internationale, les COFI, la *Magie des mots* sont mis à leur disposition pour favoriser leur adaptation et l'apprentissage de la langue.

Cet apport d'éléments nouveaux constitue la richesse d'une culture

élargie. Des villes cosmopolites comme Vancouver, Toronto et Montréal bénéficient de la cohabitation de plusieurs nations qui toutes apportent leurs richesses culturelles nationales. Le monde des écrivains, des artistes s'est enrichi de la présence et de la compétence des nouveaux venus. Les universités recrutent parmi eux d'éminents professeurs. Les grandes firmes embauchent des techniciens compétents.

Le troisième millénaire

sera-t-il celui du

mariage d'amour des cultures?

La beauté du monde est différente

Cindy Larouche
Lapocatière

1950...

Je ne comprenais pas vraiment ce que mon ami me disait. Caché derrière la remise dans le fond de son jardin, nous nous amusions à jouer aux grandes personnes. Moi, comme toujours, je faisais le docteur Miville, celui que ma maman m'amenait quelquefois visiter. Eduardo, lui, était mon patient. J'aurais beaucoup aimé être à sa place, car il n'avait jamais mis les pieds à l'hôpital! Je trouvais ça génial! Eduardo, étendu dans la chaise longue qui nous servait de chaise médicale, continuait à bavarder.

- Les voisins disent qu'on a une maladie et que c'est contagieux. C'est pour ça que personne ne veut être notre ami, c'est à cause de nos yeux bridés.
- C'est une maladie ça, d'avoir des petits yeux?!
- Oui, maman dit que ça s'appelle le racisme. Mais c'est une drôle de maladie, parce que beaucoup de gens pas pareils l'ont attrapée.
- Ah oui ?
- Oui ! Il y a les gens qui sont noirs, les gens qui sont jaunes... Tous ceux qui ne sont pas blancs sont contagieux. Maman dit qu'il y a aussi des maladies de religion. Les gens ont peur d'attraper notre race, alors ils se sauvent. Puis comme ils ont peur de nous, parfois ils nous disent des choses méchantes pour nous forcer à nous en aller ailleurs. C'est ça que les patrons de mon père font tout le temps.
- Moi, quand je vais être une grande personne, je ne ferai jamais ça.
- Tu n'aura pas le choix de faire comme les autres, sinon ils vont penser que toi aussi tu deviens contaminée.
- Non! Je n'attraperai pas le racisme. Je vais faire attention et en plus tu vas pouvoir m'aider. Dis, comment je dois faire?!
- Je ne suis pas certain, ce n'est encore jamais arrivé. Ou presque. Maman dit que pour faire partir le racisme, il faut juste en parler. Elle dit que si tout le monde a peur de l'attraper, c'est parce qu'ils

ne savent pas ce que c'est et qu'ils ne nous connaissent pas bien. Elle dit que «Savoir, élimine les peurs et ouvre à la différence». Ou quelque chose comme ça. Elle dit que si les gens n'avaient plus peur qu'on les transforme, on pourrait rester ici pour toujours, jusqu'à ce que toi et moi on soit vieux! On pourrait peut-être même aller à la même école. En plus, mon père pourrait aller travailler et il ne pleurerait plus en cachette de maman.

- Ton papa pleure! Moi, mon papa ne pleure pas. Il dit que les hommes ne pleurent jamais.
- Mon papa aussi c'est un homme. Il pleure, mais pas tout le temps. Il dit toujours qu'il a des poussières dans les yeux. Ça se peut, il travaille dans les champs. Il y a beaucoup de poussière qui vole dans les champs. C'est pour ça qu'il rentre toujours du travail avec les yeux rouges. Des fois même, ça pique tellement qu'il dit des gros mots! L'autre jour, il s'est même cassé un bras en revenant du travail. Il a dit que sans faire exprès, un autre travailleur l'a cogné avec un bâton. C'est dur de travailler. Mais moi je pense que si les gens n'étaient plus malades du racisme, papa pourrait travailler dans un meilleur endroit où il n'y a rien qui fait pleurer les yeux.
- Ça serait mieux pour lui.
- Oui, et maman pourrait aussi aller faire son marché en même temps que tout le monde. Aussi...Vite, cache-toi, ton père vient par ici !!!

Je soulevai aussitôt une planche et me cachai tant bien que mal dans le cabanon. S'il fallait que mon père me trouve chez les voisins...J'aimais autant mieux ne pas y penser...

Aujourd'hui...

- Dis, tu as été dire bonjour aux nouveaux voisins?
- Jamais de la vie!
- Ils ont un fils de ton âge.
- Puis? Je parie qu'ils sont du genre à faire des exorcismes dans leur sous-sol!
- Ne dis pas ça, ils ont vraiment l'air gentil.
- Ouais... J'ai vu leur garçon à l'école. Si t'avais vu comment il

était habillé! En plus, il avait une espèce de poupée vaudou attachée autour du cou! Il est vraiment pas à la mode, pas question qu'on me voit avec.

- T'es vraiment sérieux? Est-ce que mon propre fils serait bourré de préjugés?
- Ben non, mais de toutes façons, quand même je voudrais me forcer pour faire mon fin, y'est pas question qu'il y ait un Noir dans notre gang, c'est un règlement. Pis encore moins un Noir vaudou!
- Ce que tu dis me décois encore plus que ta façon de penser.
- P'pa réveille ! Tout le monde en ville pense comme ça! Si tu voyais comment ils se font dévisager, pis surtout comment ils parlent!
- J'ai eu un ami quand j'étais jeune. Eduardo, il s'appelait. Lui et sa famille habitaient juste à côté.
- Et puis?
- Il était Chilien.
- Un autre immigrant! Ça devait être drôle d'avoir des voisins jaunes! Qu'est-ce qu'y est arrivé donc, pour qu'il devienne ton ami? Tu devais être vraiment rejeté!
- Tu ne devrais pas parler comme ça. Ce petit garçon-là m'a apporté bien plus que tu ne pourrais le penser. Il m'a donné son amitié et, en me la donnant, il m'a aussi fait cadeau de sa différence.
- Comment ça, t'es pas jaune à ce que je sache!
- Oui, au contraire. Si tu regardes un peu, tu pourras remarquer que je suis Noir, Hindou et Mexicain..
- Quoi?
- Tu ne comprends pas. Si tu étais plus petit, pour voir et comprendre avec les yeux d'un enfant, tu pourrais voir que peu importe à quoi tu ressembles, ce qui compte c'est ce qu'il y a à l'intérieur. Ce que j'appelle le remède.
- Bon, il parle de maladie maintenant!

Le raisonnement si superficiel de mon fils me décourageait de plus en plus. Mais je savais fort bien qu'il finirait par comprendre, tout comme moi je l'avais fait avec le temps.

- Pour contrer la maladie, il faut un remède. Toi, ta maladie, c'est l'ignorance. Et c'est celle de toute cette ville aussi. Tu pourrais être surpris de voir à quel point beaucoup de gens ici en sont atteints. Malheureusement, peu de gens ont les connaissances et les moyens pour constituer le remède.
- Ah, je comprends ce que tu veux dire. Alors c'est ce petit garçon qui t'a expliqué tout ça?!
- Oui, avec les mots de sa mère. Il a été mon meilleur ami. J'ai longtemps été rejeté des autres à cause de cela. Même mes parents me punissaient de «fréquenter le démon». Mais je n'étais pas capable de me résigner à me séparer de lui et encore moins capable d'essayer de leur expliquer. Quand on est petit, on est souvent plus sage que les grands.
- Qu'est-ce qu'ils sont devenus?
- Et bien il faut croire que les adultes ne savent pas écouter. L'école a commencé par refuser littéralement à Eduardo d'approcher ses salles de classes, ainsi que le terrain de jeu. Alors sa maman devait tant bien que mal essayer de l'éduquer de son mieux. Parfois, j'allais chez lui pour faire mes devoirs, pendant que mes parents me croyaient en train de jouer avec les enfants du troisième voisin. Je lui expliquais des choses, et lui en échange m'apprenait des mots en espagnol.
- Ah, je sais d'où tu tiens ça! Comme ça, c'était la belle vie!
- Tu te méprends complètement. Un jour, la mère d'Eduardo a succombé aux suites d'une grave maladie. Le docteur n'avait évidemment pas voulu approcher leur maison à moins de cent mètres. Les voisins se rassemblaient pour dire que c'était parce que Dieu ne voulait pas des créatures de l'enfer sur la terre. Ce que les gens peuvent être méchants. Ils voulaient à tout prix que les «Chiliens» déménagent. Ils se sont mis à menacer Carlos, à jeter des pierres sur sa maison et à lui crier des méchancetés lorsqu'il se rendait à son travail. De plus en plus, son état se détériorait. J'ai vu un brave homme se faire démolir par ses frères à cause de leur ignorance. Toute cette misère qu'il y avait dans ses yeux, lorsqu'il s'est effondré sur le pavé de l'Église dont on lui barrait l'entrée à coup de paroles insolentes et blessantes.
- Pourquoi ils faisaient ça?

- La différence. Les gens ne la comprennent pas.
 - Alors ils ont dû partir?
 - Oui, en laissant tout derrière eux. Aussitôt la maison délaissée, les gens de la ville l'ont fait vider de ses meubles pour les brûler dans le jardin.
 - Ils ont vraiment exagéré, après tout, cet homme-là voulait seulement vivre comme tout le monde avec sa famille.
 - Je sais bien.
 - En tout cas, ce n'est pas aujourd'hui que ça arriverait.
 - Tu sais, ça n'a pas beaucoup changé. La solitude que certaines personnes imposent à notre nouveau voisin, en l'excluant de leur groupe d'amis, ou bien simplement en l'ignorant, est-ce que tu crois que ça lui fait plaisir? L'humiliation fait aussi mal que la douleur physique. Le racisme a peut-être diminué, mais c'est à force de côtoyer les gens différents de nous qu'il disparaîtra complètement. C'est une maladie encore très actuelle dans plusieurs pays du monde, si tu vois ce que je veux dire...
 - Alors il faudrait exporter le médicament!
 - Je crois que tu as compris ce que je voulais t'expliquer.
 - Oui, et je pense que tu as parfaitement raison: «Savoir élimine les peurs et ouvre à la différence».
- J'avais entendu ça quelque part déjà...Mais où?!
- Bon, et bien je m'en vais voir les voisins. Papa, ça ne te dérange pas si je les invite à souper avec nous?

Deux mois plus tard...

HÔTEL DE VILLE

Prenez note qu'une importante conférence ethnique aura lieu samedi prochain. Vous aurez l'occasion de voir, de sentir et de vivre selon une autre culture durant une journée complète! Venez découvrir la différence et faire partager vos propres expériences à la communauté. Surtout n'oubliez pas que: Ça commence par vous

J'étais fier de mon fils...

Dans la nuit urbaine

Monique Benoit
Montréal

Là-bas, l'horreur des guerres
La torture, la mort, l'exaction
Là-bas, la misère et la faim
Et la désolation à perte de vue

Ici, invisible sur l'or des pavés
Fondant au printemps
Comme l'ombre d'un murmure
Dans une fissure de la nuit

Je suis parti de rien
Inconnu dans la ville
Je cherche un regard humain
À l'envers du mépris

Invisible dans la nuit urbaine
En une solitude infinie
Je trouve parfois des passages secrets
Menant au coeur des hommes

Au seuil de la survie
Au fond du désespoir
Itinérant ou noir
Femme parrainée sans voix

Travailleur des latrines
Couturière à la pièce
Femme Inuit de la Ste-Catherine
"Squeegie" du Quartier latin

J'arpente quelquefois la ville imaginée
Dans l'exclusion, la pauvreté, l'adversité
Et je hante, le soir, la mémoire des hommes
À la télévision, dans la chaleur des foyers

Je suis une virgule au phrasé du chant humain
J'ai une place au soleil, en quelque lieu je le sais
Cette ville m'a pris dans son pas frénétique
Elle porte mes rêves et tous mes lendemains.

Délivrance

Réjean Migneault
Ste-Luce

À mon arrivée, plein d'espoirs
J'entrai dans la ville
Mais déjà je fus assailli par ce nouveau monde.
Les hauts édifices plongeant sur moi
M'ont emprisonné dans cette nouvelle jungle
Jungle où les regards accusateurs provenaient de
milliers de visages inconnus
Qui semblaient malgré tout assez bien me connaître pour me juger.

Je fus donc rejeté par cette ville
Comme elle rejette ses vulgaires déchets par ses entrailles.
Sans m'en rendre compte,
Je me dirigeais vers la route de l'exclusion spontanée.
Puis, avec une certaine force venant du néant
Je remontai le courant des préjugés.
Lentement je me suis fondu dans le paysage
Et j'ai vaincu le mal qui m'encarcannait
Et qui me privait de la jouissance de mon nouveau chez moi.

Maintenant, j'ai ma petite boutique rue St-Paul
Et j'y accueille toutes les personnes qui désirent y entrer
Sans discrimination et sans distinction
Qu'ils soient Chinois, Juifs, Allemands
Ou comme moi un Africain venu chercher un monde meilleur ici.

Nous sommes là

Bianca Zagolin
Outremont

Ô ville, si grande,
de marbre et de granit,
de verre, de briques,
d'asphalte et de béton,
de fer, de bois;
si grise, si froide,
belle inconnue,
pétrifiante,
âpre ennemie,
tu chantes, tu cries,
tu dances,
douce impudique;
les bras tendus,
tu nous souris,
tu nous enlaces,
puis claques la porte
avec fracas;
tu montres les dents,
tu grognes et tu gémis,
repoussant nos prières,
chassant notre misère.

Mais nous sommes là,
dans tes rues, sous ton toit,
dans ton coeur;
nous frappons,
nous supplions :
« Écoute-nous,
ouvre-toi, ouvre tes bras ».
Nous arrivons
comme une menace,
(à ce qu'il paraît),
solidaires,

un bloc de pierre.
 Ensemble, nous sommes forts;
 nous faisons peur,
 parfois.
 Mais sous la pierre
 solidaire,
 fragiles sommes-nous;
 meurtris, craintifs,
 nous avançons
 (comme des héros, nous voudrions).
 On nous regarde
 avec méfiance;
 on nous méprise,
 on nous surveille
 tels des esclaves.
 Et nous, nous les toisons,
 nos juges, nos frères,
 pour qu'ils fléchissent
 sous notre regard,
 notre impuissance
 en masque de guerre.
 Pas à pas,
 seuls dans la ville
 belle et hostile,
 innocents égarés
 parmi les bruits
 du succès et de l'argent,
 les cris de haine,
 les faux serments.
 Vous hésitez;
 accueillants,
 vous nous fuyez.
 Pourquoi?
 Nous sommes là,
 nous attendons.
 Ouvrez toute grande
 la porte du pays,

si doux, si vaste
 si dur, si froid,
 mais beau, si beau !
 Nous apportons la foi,
 l'espoir, un goût d'avenir.
 Nous sommes pressés;
 la vie s'en va.
 Ouvrez, ouvrez,
 la porte du pays,
 ouvrez tout grands
 vos cieux, vos bras, vos coeurs.
 Nouvelle patrie :
 à nous aussi
 notre part du monde;
 un tout petit bout,
 au moins...
 pour nos enfants.
 Ne craignez rien,
 rien ne perdrez, mais grandirez.
 Que c'est pénible,
 parfois,
 dans vos bureaux,
 vos cours d'école,
 vos longs couloirs,
 vos souterrains,
 d'en vain chercher,
 d'attendre, attendre,
 interminablement,
 de faire la queue,
 de tendre l'oreille :
 « Je ne comprends pas » ;
 « Puis-je vous aider ? »
 « Mais, oui, c'est ça ! »
 « Que voulez-vous ? »
 Mais qu'est-ce qu'on dit ?
 « Je ne comprends pas ».

Là d'où je viens...
 Seul dans mon coin,
 je cherche un frère,
 qui parle,
 et chante
 et pense comme moi.
 Le voilà!
 Je prends sa main,
 je la tiens,
 il tient la mienne.
 «Je» devient «nous».

 Allons ensemble,
 solidaires,
 formons un bloc
 de pierre,
 un mur, pour nous cacher,
 jurer contre eux ;
 pleurons ensemble
 ceux qui nous blessent
 et nous méprisent ;
 vidons la peine et la colère;
 et puis
 sortons ensemble
 dans leurs rues;
 une fois de plus
 tendons la main
 pour qu'ils nous touchent,
 nous reconnaissent
 et nous acceptent
 dans leurs maisons,
 dans leurs jardins.

 Nous sommes venus
 comme vous, d'antan,
 d'ailleurs ;
 comme vous
 avons lutté, souffert,

perdu la guerre.
 Vous, il y a trois siècles,
 un siècle, trente ans;
 nous, un an, deux jours,
 une heure à peine.
 Quelle différence ?
 La même errance, les mêmes détours,
 une quête commune, le même parcours.
 Espoirs, misères, désirs, amours.
 Vous, les joues roses,
 nous, la peau sombre;
 le même regard, surpris,
 hagard, brillant, humide ;
 les bras robustes, la tête haute,
 la main tendue pour une offrande,
 pour une caresse,
 pour une promesse.

 Ouvrez, ouvrez,
 car nous sommes là,
 et resterons ;
 nous posséderons,
 de peine et de misère,
 votre affection,
 vos habitudes,
 vos rêves et vos paroles,
 vos chants, vos routes,
 la neige et les sapins,
 vos fêtes et vos lumières,
 notre fierté jointe à la vôtre,
 notre chagrin à votre douleur,
 notre joie à votre bonheur,
 notre labeur à votre histoire.

 Promesse tenue,
 terre conquise,
 triomphe du coeur,
 Paix restaurée.

La discussion

Geneviève Lauzon

Laval

Alors Eugène a dit :

« Tu peux pas faire le cow-boy! Ça existe pas des cow-boys noirs! Puis ma maman a dit l'aut'fois que vous étiez des sauvages, alors tu feras un indien c'est tout! »

Et moi je lui ai répondu :

« J'suis pas un sauvage et j'veux pas faire un indien. Si j'fais l'indien, je n'joue pas. Puis tu sauras que ça existe des cow-boys noirs. T'as qu'à voir Will Smith dans Wild wild west! Salut! J'm'en va, j'veux plus jouer avec toi! »

Papa était fâché que j'aie oublié mon game boy sur le banc du parc. Mais il a compris quand je lui ai raconté ce qu'Eugène m'avait dit. Il est pas très gentil Eugène. Il veut toujours tout décidé, juste parce qu'il est plus grand et plus gros que tout le monde. Et il dit des choses méchantes parfois. Même qu'on s'est battu à l'école l'autre jour parce qu'il n'arrêtait pas de m'appeler « caca ». Monsieur le directeur a appelé nos parents et on a été puni. J'ai pas eu le droit de jouer au nintendo pendant trois jours. Tout ça à cause d'Eugène.

Alors, quand Papa s'est aperçu, ce soir, que je n'avais plus mon game boy, j'ai pas hésité et j'ai tout raconté : j'étais tellement en colère après Eugène que je suis parti comme ça, en catastrophe, sans vérifier si toutes mes choses se trouvaient bien dans mon sac. Quand j'ai eu fini de raconter l'histoire à Papa, il a soupiré longuement. Il fait toujours ça avant de dire quelque chose d'important. Mais cette fois, il n'a rien dit, m'a fait enfiler mon manteau et mes souliers. On est sorti, sans un mot, on a marché jusqu'au parc et, devinez quoi... Mon game boy était encore sur le banc! J'étais tellement content! Du coup, Papa n'avait plus l'air fâché du tout.

Sur le chemin du retour, il m'a parlé comme si j'étais une grande personne. Je vous le jure, c'est lui-même qu'il l'a dit.

« J'vais t'parler comme un grand, Ralph, et il faut qu'tu comprennes bien ce que j'vais te dire. »

Alors, il m'a expliqué que je ne devais plus prendre panique à cause d'Eugène, que je devais être plus intelligent que lui. C'est vrai qu'il a parfois le cerveau aussi mou que son gros bedon! Puis Papa a dit qu'Eugène avait des « préjugés », que les choses qu'il disait, il ne les pensait pas vraiment et qu'en fait, il avait tout faux. Il a même ajouté que l'esprit d'Eugène était « fermé ». Dans ma tête, j'ai vu la grosse tête rouge d'Eugène derrière les barreaux, avec un immense cadenas que personne ne peut ouvrir et je l'ai dit à Papa, pour voir si je comprenais bien ce qu'il me disait. Papa a ri, m'a passé la main dans les cheveux en affirmant que c'était un peu ça mais qu'en fait, on pouvait arriver à ouvrir le cadenas.

Alors il m'a parlé du docteur Martin Burger King qui avait un rêve et qui a ouvert des millions de cadenas... Il m'a appris que ce docteur avait réussi à changer les idées de plusieurs personnes qui pensaient comme Eugène et qu'on pouvait nous-mêmes arriver à le faire si on y mettait vraiment du sien, si on n'embarquait pas dans le jeu des gens comme eux...

« Mais moi, j'veux bien jouer avec Eugène » que j'ai dit à Papa.

Il m'a expliqué que je pouvais bien m'amuser avec lui mais que je devais lui faire comprendre qu'il n'a pas raison de dire des choses comme celles qu'il a dites aujourd'hui, qu'on est pareil lui et moi, même si notre peau n'a pas la même couleur.

« D'accord! » que j'ai répondu, « la prochaine fois, j'vais lui donner le plus gros coup de poing qu'il aura jamais eu! »

Mais Papa n'était pas d'accord... À ce qu'il paraît, il y d'autres moyens que les coups de poings pour tout faire comprendre à Eugène. Seulement, étant donné que je ne voyais vraiment pas quels étaient ces moyens, Papa m'a donné une bonne idée: je pourrais peut-être parler à ma maîtresse et lui proposer de faire quelque chose pour le « racisme ». Il m'a expliqué ce que c'est le « racisme ». C'est quand on juge quelqu'un sans le connaître juste parce qu'il n'est pas comme nous, parce qu'il a les yeux bridés comme la petite Ying dans ma classe, ou parce qu'il a des boudins comme les petits gars que je vois quand on va pique-niquer dans les parcs à Outremont... Il a dit que ma maîtresse pourrait organiser une

activité par rapport au racisme et qu'Eugène comprendrait en faisant cette activité qu'il n'a pas le droit de dire ce genre de choses-là. Non seulement c'est méchant, c'est idiot! J'ai alors bien compris ce que Papa voulait dire.

Quand on a tourné le coin de Côte-des-Neiges et qu'on s'est mis à marcher dans ma rue, j'ai senti toutes les odeurs différentes qui volaient dans l'air et ça sentait tellement bon que j'aurais voulu tout emprisonner dans mes poumons. On n'a plus dit un mot Papa et moi et on a écouté... La musique de toutes les voix qu'on entendait, plein de langages différents que je ne comprenais pas mais qui emplissaient mes oreilles. Ça sonnait presque aussi beau que le disque que Maman fait jouer quand elle fait le souper. On marchait comme ça, main dans la main, jusqu'à la maison, sans rien dire. Il était déjà tard. Madame Caccione appelait son chat sur le pas de la porte pour qu'il entre à la maison avant qu'il ne fasse trop noir.

On est entré, j'ai pris mon bain et j'ai dû aller au lit même si je ne m'endormais pas. Dans ma tête je repensais à tout ce que Papa m'avait dit. Et, pendant qu'ils étaient au salon, maman et lui, j'ai pris mon game boy et ma lampe de poche, histoire de me taper une petite partie sous les couvertures avant de m'endormir.

Demain, je parlerai à ma maîtresse.

Testament de l'exilé

Arol Pinder
Montréal

Comme une poignée de sable répandu dans les airs
des feuilles mortes emportées par le vent

Comme une rose sans pétale
mes paroles ne valent plus rien
des mots sans sens ni essence
Ma détresse dans son silence

incessamment reprend sa triste mélodie

Personne ne m'entend
personne ne me voit
personne ne me comprend

Personne!

Dans mon alcôve, pas une oreille pour écouter mes plaintes
pas une épaule pour reposer ma tête

Que tout est sombre autour de moi ô Dieu!

Comment, quand, et par où fuirais-je l'instant présent
foudre hideuse de mes jours funestes

Quel est donc ce refrain strident au coeur du cortège funébre?

Je vois mon existence de peine calfeutrée dans son havre
abandon isolement

Je marche
trahi affaibli

Je ne vis que dans les souvenirs

Quels souvenirs!

Dans ma mémoire surgit entêté l'écho du passé
coeur laissé sans foi

miroir interdit embué d'espérance ambulante

Olympe lambeau déchet

Où suis-je? Qui suis-je?

D'immondes cailloux au coeur des passants
 Elle plante la ville jardinière
 Vois cette oeuvre artisanale saupoudrée d'épines
 Ô ville-cité de morsure ... de passion
 cité de rire ... de frisson
 Elles m'ont tout dit tout crié
 Ste-Catherine St-Laurent St-Hubert
 les farces les simulacres
 les amours haletantes les gloires latentes
 Pris dans le tourbillon du temps qui passe
 moi pauvre somnambule
 il ne me reste que des souvenirs au goût âcre de fiel
 Désormais je suis en route!
 Derrière moi
 ni femme ni enfant
 ni azur ni terre
 ni grandeur ni misère
 ni science ni sagesse
 ni connaissance ni richesse
 Déjà j'entends résonner la voix des aïeux
 c'est l'appel à la grande course
 plus de retour au bercail
 Ah! Que sont donc ces chevaux
 qui au pied du tombeau aiguillonnent mes pas?
 Ô ville-cité dans ton grand lac d'écume
 je vois immerger mes sueurs
 En amont en aval de ton fleuve agité
 je vois mon sang déferler
 mes rêves emportés pas les vagues impétueuses
 effondrés enfin dans l'océan de l'oubli
 ville-cité...
 Qu'as-tu fait de moi-exilé
 pèlerin orphelin

onde de chiffres
 nomade planté d'antennes
 de partout de nulle part
 Éternel... Étranger que je suis!
 Comme un bénédictin j'ai travaillé
 à blanc je me suis saigné
 en holocauste je me suis sacrifié
 et mes yeux jusqu'ici assoiffés toujours affamés
 espèrent voir tomber de ton firmament
 l'eau qui fait germer les grains des farandoles joyeuses!
 Ah! tes murs enfin retentissent de mes cris-délires de reconnaissance
 De mes larmes salées j'arrose ta terre
 terre d'accueil
 terre d'écueil Adieu !

De la bienvenue à la bienséance

Pierre Dumesnil
Montréal

Mosaïque vivante de différences
La ville est le lieu de prédilection
Des allées et venues des échantillons
Les plus variés d'individus en mouvance.

A la fois différents de par leur forme extérieure
Ils sont souvent ressemblants dans le fond intérieur
De leur recherche de paix et d'union
Propice aux échanges autant matériels qu'à l'unisson

Le fil conducteur du tissu urbain est sur le métier
Pour assurer la symbiose du village global
Arrivée à terme en ce millénaire très spécial
où les frictions raciales s'amenuisent plus qu'au passé

La mixité compte de plus en plus d'ethnies
Ce qui facilite l'adaptation de tous et chacun
Tellement que l'appropriation se fait au prix
De heurts de moins en moins fréquents et inopportuns

Il ne faut pas se le cacher quant à la discrimination
Elle est toujours présente mais de plus en plus difficile
Car la protection des droits porte une attention
Très pointilleuse quant à l'application des droits civils

À l'aube de l'âge de la communication
La ville est l'endroit par excellence
Où la proximité de ses citoyens ensemence
Les relations futures des habitants des nations

Plus de retour possible à l'époque
Où la guerre était la seule façon
Possible de rencontrer d'autres garçons
Qui ne pensaient qu'à s'imposer en bloc

Le monde de la culture bouillonne en «fusion»
Et réunit par la création dans tous les domaines
Les artistes qui ouvrent la voie humaine
Vers ce mariage collectif de toute la population.

Il était une fois deux hommes...

Frédérique St-Arnaud
Outremont (Cégep de Rosemont)

J'ai aperçu deux hommes
Un noir et un blanc
Ils marchaient l'un à proximité de l'autre
En se suivant.
Lorsque le soleil a atteint la pointe du jour
L'homme noir se recroquevilla pour
Laisser l'homme blanc
Devenir de plus en plus grand.
Lorsque le soleil descendit sur l'horizon
L'homme noir fit un bon
Il grandit à son tour
Il prit une si grande place tout autour.
Que l'homme blanc diminué
Envahi par la peur
Eût recours à une attitude violente à cette heure
En frappant et injuriant l'homme noir figé
Qui n'osait bouger !
L'homme blanc résigné
Réalisa
Qu'il se battait contre son ombre
Et cessa.

Car les grands, ce sont les enfants

(Fable)
Benoît Paré
Québec

Dans un hameau jouent des enfants:
Un rouge, un noir, un jaune, un blanc.
Ils sont issus de même mère,
Frères d'amour, de sang, de terre.
Comme les doigts dans une main,
Ils sont amis et ils sont bien.
De la rosée à la brunante
Ils courent, ils crient, ils dansent et chantent.

Ils jouent à observer les fleurs,
Les variétés et leurs couleurs;
Ils apprennent à apprécier
La différence et ses beautés.

Non loin de là, dans un jardin,
On trouve souvent les gamins
Avec les pensées, les lotus,
Les edelweiss et les cactus.

Et tout en prenant soin des fleurs,
Tels de fameux horticulteurs,
Ils apprennent à récolter
Les fruits de la diversité.

Ainsi, à l'heure des repas,
Aux côtés de gros ananas,
On trouve un litre de vodka,
Du riz et du café moka.

Après souper, on se met beau,
On met sur sa tête un chapeau :
Un voile, un béret, une plume,
Un sombrero, selon coutume.

Ensuite on entre dans la danse
Selon son goût, sa préférence ;
Pour le soleil, une rumba,
Danse du ventre ou cachucha.

Ainsi sont peintes les journées
Comme un tableau bien composé
Où les couleurs et les ethnies
S'unissent et forment l'harmonie.

Mais ce n'est plus qu'un souvenir,
Peut-être un rêve en devenir;
Et sans vouloir vous offenser,
Plus dure est la réalité.

Dans la cité on ne joue pas;
L'enfant est voué à trépas.
Ici, les adultes s'affrontent ;
Ils se comparent, ils se confrontent.

On voit les rouges vers le nord ;
Les noirs, au sud, dressent leur fort ;
On trouve les jaunes à l'est,
Les blancs à l'écart, vers l'ouest.

On forme des quartiers fermés,
On s'ouvre pour assimiler;
Sans connaître l'autre, on le classe,
Et on le bat pour son espace.

La vaste plaine ou la savane,
Les hauts plateaux ou la campagne,
La terre, aux autres, on veut voler
Sans réfléchir ni discuter.

Cette cité est morcelée,
Ses membres sont écartelés ;
Casse-tête dont les fragments
Ne s'emboîtent plus aisément.

C'est assez ;
C'est assez ;
C'est assez...

Notre ville, c'est la planète.
Nous vainquons toujours la tempête ;
Nous sommes plus vivants que morts,
Ceci, aujourd'hui, nous honore.

Mais la grande majorité
Simple vouloir rester fermée:
Nous croyons conserver la paix
En nous cachant dans nos palais.

Nous sommes les enfants d'Allah,
De Brahma, Yahvé ou Mana ;
L'état suprême est dans les cieus,
Le nom choisi importe peu.

Le Paradis, le Nirvana,
Brahma-loka ou au-delà :
Quatre noms pour l'endroit unique,
L'alliance synergétique.

Le bonheur et la paix subsistent :
 Dans ton coeur, ces oiseaux existent ;
 Tu dois t'ouvrir pour les trouver,
 Les chevaucher pour t'envoler.

Tu n'es pas noir, tu n'es pas blanc,
 Ni jaune ou orange, ni un grand :
 Tu es un homme ou une femme,
 Et ton coeur contient une flamme...

... ce feu qui brûle dans tes yeux
 Quand ton sourire est radieux ;
 Dans cet état, tu peux trouver
 Le chemin de la liberté.

Arrête enfin tes jeux de grands,
 Car les grands ce sont les enfants ;
 Nous sommes tous frères et soeurs
 Par l'amour qui unit nos coeurs...

Notre ville

Benoît Germain
 Sherbrooke

De l'intolérance naît la souffrance,
 De la douleur naissent les couleurs
 Tatouées sur la peau de notre ville.
 Qu'elle est belle notre ville grise
 Peinturée de graffitis en fleurs.

Notre ville n'est-elle pas plus belle en couleurs?
 Alors, pourquoi des murs entre les couleurs?
 Pourquoi coule-t-il des rivières de sang
 En-dessous de ces monuments de la division?

Noire ou blanche,
 Négritude est négritude,
 Solitude est solitude.
 Liberté et bonheur n'ont ni de couleurs
 Ni de droits d'auteurs.
 Ils appartiennent à qui les saisissent.

Le jour, notre ville accueille,
 Elle rejette,
 Elle juge,
 Elle condamne.
 La nuit, elle dort sans remords.
 D'Est en Ouest,
 Du Nord au Sud,
 Gens de couleurs vont et viennent
 Dans notre ville aux bras ouverts
 Et au coeur fermé à clé.

Qu'on lui donne le nom qu'on veut,
 Chaque couleur a un Dieu
 Qui n'est que bonté et pardon.
 La perception qui nous divise
 N'est qu'un mensonge qu'on cultive
 Comme le chiendent dans un jardin.
 L'image que nous cachons derrière notre miroir
 A le coeur et le sang rouges
 Tout comme nous.

Les ethnies dans la ville

Nicole de la Chevrotière
Lotbinière

C'est en 1967 que mon esprit s'est ouvert d'un coup sec à cette réalité, c'était l'année de l'Expo, le monde s'était donné rendez-vous à Montréal et, pour paraphraser quelqu'un de bien connu, il faisait terriblement beau cette année-là en ville. Montréal était encore une provinciale -ou presque. Elle se divisait en deux : à l'Ouest, il y avait les Anglo, à l'Est les Francos, anciens ou fraîchement débarqués de leur campagne pour fréquenter l'université ou tout simplement se trouver un job. Bref, on était entre Blancs de culture quasi-uniforme.

Soudain, à nos yeux ébahis sont apparus des étrangers aux cheveux crépus, ou aux yeux bridés, à la peau bistre ou noire d'ébène. Nous avons admiré les magnifiques burnous, les drapés étudiés et les nobles allures des robustes Africaines qui affichaient de si joyeuses couleurs et la finesse des Asiates, la délicatesse d'expression de leurs danses; nous avons prêté l'oreille à de nouveaux rythmes, découvert des instruments de musique pour lesquels nous n'avions pas de nom, dégusté des mets inconnus qui s'avéraient parfois délicieux à nos palais québécois. Tout cela en se laissant bercer par des langues aux intonations déroutantes. J'ajouterais, que nous avons même, à cette occasion, redécouvert nos peuples premiers : les Amérindiens, si proches de nous et pourtant si loin de nos pensées.

Tous ces mondes mis en présence échangeaient dans la bonne humeur générale, parvenant à se comprendre et à s'entendre malgré leur diversité évidente. C'était déroutant et exaltant à la fois. Je me rappelle avoir ressenti un sentiment d'euphorie à nul autre pareil. Je découvrais que, derrière nos façades multiples et trompeuses, nous étions au fond si pareillement humains avec des besoins d'amitié, de communication et de participation qui ne demandaient qu'à s'épanouir dans l'harmonie.

Y eut-il des confrontations? C'est possible. Il me revient un fait plutôt cocasse. Nous nous apprêtions, ma petite famille et moi, à monter dans un bateau qui faisait le tour des îles. Alors se présente un monsieur qui voulait, semble-t-il, accéder avant tout le monde à

la passerelle. Nous prenant sans doute pour des Latinos et devenant instantanément bilingue, il nous barrait la route en clamant haut et fort: «Me Americano! Me Americano!» Ça nous en faisait un pli à ma tribu et à moi. Mon fils lui est passé sous les bras en criant : « Moé itou! Moé itou!» Les trois filles, plus papa et maman ont suivi... et nous sommes passés dans la trouée avant que notre bonhomme ne trouve la traduction de sa réplique. Même dans les cas d'atteinte à la plus élémentaire bienséance, en ces jours de liesse collective, rien ne pouvait dégénérer en guerre civile. Les accrochages se résolvait dans l'humour et le rire. Pour ce qui est des guerres civiles, la suite des années nous a parfois fait déchanter.

Aujourd'hui, la ville est devenue multicolore. Il sont là ces enfants du monde, ils ont découvert le Québec bon gré, mal gré, souvent à cause de grands et malheureux bouleversements vécus dans leur pays. A travers les reportages des journalistes et les récits des victimes, j'ai découvert qu'on ne les accueillait pas toujours avec bonheur. Pour des questions de préjugés ou de fausses perceptions, on leur refuse l'accès à des logements dans des quartiers supposément réservés, où on ne souhaite pas leur présence trop voyante. On leur bloque l'entrée au monde du travail, on les ignore ou même parfois, on les insulte gratuitement. Dans ce pays où nous réclamons une plus juste, une plus large part de liberté pour nous-mêmes, nous refusons ce droit de plus démunis qui nous demandent l'asile et la faveur de vivre humainement. Nous agissons comme si le partage de nos immenses territoires inexploités avec des gens qui sont prêts à payer de leur personne pour les mettre en valeur, pouvait enlever quelque chose à l'un ou l'autre d'entre nous.

Ils sont maintenant des nôtres, ce sont de nouveaux Québécois qui nous font partager la richesse de leur culture, leurs talents, leur goût de la réussite et de la liberté et leur énergie propre. Pourquoi en est-on à parler de tolérance à leur endroit, alors qu'il faudrait tout simplement les remercier d'être ce qu'ils sont et d'être ici, volontaires à s'intégrer à notre mode de vie. Autrefois dans nos villages, certaines valeurs allaient de soi, on savait accueillir et reconforter. L'étranger avait un nom, il était une personne à part entière et se comportait ordinairement selon le niveau de confiance qu'on lui témoignait. Pourquoi nos anciennes traditions ont-elles si mal survécu à leur transplantation dans la grande ville ?

Je n'ai pas de réponse à ces questions, mais je pense que nous avons à apprendre une leçon collective avant de réussir notre propre autonomie, celle de l'ouverture aux autres et de la fraternité. Il existe une loi non écrite que nos parents jadis nous inculquaient dès l'enfance, selon laquelle on reçoit dans la mesure où l'on est capable de partager sa richesse avec les autres. Redécouvrir ce bonheur est la grâce que je nous souhaite pour le nouveau siècle. J'allais écrire millénaire mais j'espère que nous y arriverons à plus brève échéance...

La cuisine des Romanin

Carmen Marois
Montréal

Née en 1951, j'ai grandi dans une ville, Montréal, où il était de bon ton chez le Québécois moyen de mépriser les immigrants d'origine italienne, les «wops» comme on les appelait alors.

Heureusement, ma meilleure amie était Italienne. Elle s'appelait Régina. Nous n'avions que quatre ou cinq ans lorsque nous nous sommes connues. À une semaine près, nous avions le même âge.

Mes parents n'étaient pas méchants, mais ignorants. Tous deux issus de famille nombreuse, ils avaient grandi à la campagne avant d'immigrer à Montréal pour trouver du travail. Mon père était né en 1895 et avait terminé avec succès sa septième année primaire. Ma mère, plus jeune et donc plus instruite, avait quant à elle complété sa neuvième année. Que pouvaient connaître de la culture italienne ces paysans Québécois venus, adolescents, travailler en usine à Montréal?

Au tournant du XX^{ème} siècle, mon père avait travaillé dans une usine de pâtes alimentaires. À cette époque, les règles d'hygiène étaient pratiquement inexistantes et le pauvre homme affirmait que les chats, la nuit, venaient pisser sur la pâte laissée en plan à la fermeture de l'usine. Pâte qu'on confectionnait au matin, sans se soucier des dégâts causés par les chats. Aussi mon père avait-il gardé de cette époque une aversion malade pour les pâtes. Comme la cuisine italienne comporte de nombreux plats à base de pâtes, il en avait vite tiré la conclusion que «Ces gens-là ne savaient pas se nourrir».

Il est mort à quatre-vingt-quinze ans sans modifier son jugement d'un iota. Toute sa vie, quand il ne connaissait pas un plat et qu'il refusait d'en manger, le couperet tombait: «C'est de la nourriture d'Italiens.»

Le jugement était sans appel.

Il avait tout dit.

Moi, au contraire, je voulais goûter à tout: aux artichauts, aux courgettes, aux olives noires, aux poireaux. J'aimais la mozzarella et le parmesan.

- Ça ne rentrera pas dans la maison! tempêtait-il. C'est de la nourriture d'Italiens.

Il a toujours tenu son bout et, effectivement, «ça n'est jamais entré chez nous». Il a fallu que j'aie vécu en Allemagne, et en France surtout, pour goûter enfin aux artichauts, aux poireaux, aux courgettes, aux olives noires et aux fromages dignes de ce nom.

À cinq ou sept ans, on n'a pas d'arguments contre le racisme. On le subit, tout simplement. Heureusement, j'habitais Montréal, à cette époque métropole du Canada et port d'entrée des immigrants, véritable carrefour d'intégration. En face de chez moi était installée la famille Romanin.

Mon père avait beau me seriner que les wops ne savaient pas manger, qu'ils étaient arriérés, presque décadents selon ses pauvres critères, moi j'aimais mon amie Régina et sa famille. Ils étaient Italiens, mais qu'en avais-je à faire? Ils ne devenaient autres, des étrangers, que lorsqu'ils parlaient italien ou anglais entre eux et que je ne comprenais rien. Sinon, c'étaient simplement des gens que j'aimais et que je respectais. Chez eux, c'est moi qui me sentais ignorante, un peu inférieure même. Régina avait le même âge que moi mais elle parlait français, anglais et comprenait l'italien. Moi, je ne connaissais que le français. Comme j'aurais aimé, comme elle, pouvoir comprendre ou parler l'anglais et l'italien! À cet âge, déjà, connaître plusieurs langues me paraissait une grande richesse.

Enfant, la maison des Romanin me semblait une sorte de caverne d'Alí Baba. J'adorais y être invitée car il y régnait en permanence une bonne odeur de cuisine. Régina, elle, avait la chance d'avoir une grand-mère. Une femme douce et discrète qui ne parlait qu'italien et qui cuisinait comme une déesse de l'Olympe.

Que la cuisine de ma mère me semblait terne, sans saveur et sans fantaisie comparée à la sienne! Chez les Romanin, les effluves de tomates, de romarin, de thym et de basilic imprégnaient les murs de la maison. La grand-mère de Régina faisait tout elle-même: ses pizzas, les meilleures du monde, ses sauces d'une finesse exquise et ses

pâtisseries au goût subtil. Fascinée, je l'observais transformer à l'aide d'une curieuse petite machine en aluminium une boule de pâtes en spaghettis, en tagliatelles ou en lasagnes. Pour moi, ça tenait de la magie. Cette femme était une véritable fée.

Ma mère qui ne connaissait que les spaghettis Catelli commettait invariablement le même crime de lèse-pâtes : au moment de les jeter dans l'eau bouillante elle les cassait en deux. Je n'ai jamais compris pourquoi on confectionnait les spaghettis longs, si c'était pour les casser en deux ou en trois pour les faire cuire!

A neuf ans j'ai quitté le quartier Ahuntsic et je n'ai jamais revu mon amie Régina. Jusqu'à mon départ en Allemagne à l'âge de vingt-et-un ans, j'ai vécu dans une société qui méprisait les immigrants d'origine italienne. Les préjugés sont tenaces. Ensuite, je suis partie. Je suppose que durant ce temps il y a eu d'autres vagues d'immigration et que le racisme contre les Italiens s'est un peu estompé. Après tout, ce sont des Européens...

Moi, je n'ai jamais oublié Régina et la famille Romanin. Les odeurs de la table familiale italienne font partie de mes meilleurs souvenirs d'enfance. Quand, beaucoup plus tard, j'ai appris que c'étaient les Italiens et Catherine de Médicis qui avaient enseigné aux Français à faire la cuisine, je n'ai pas été surprise parce que j'avais connu la cuisine de la famille Romanin.

Dans mon enfance, on avait beau clamer haut et fort autour de moi que les wops étaient des êtres bizarres, un peu inférieurs même, réduits à cultiver leur jardin et à faire leur vin, dans ma tête ça n'avait aucun sens car j'avais connu les Romanin. Ces Italiens, je les avais aimés comme j'avais aimé leur cuisine exquise et raffinée. Par elle, ils avaient réussi à m'appivoiser.

Tout le monde n'a pas la chance, comme moi, d'être invité à partager les repas d'une famille d'origine étrangère. Mais heureusement, il y a dans le monde de nombreuses villes comme Montréal. Des métropoles, des capitales où l'on trouve des restaurants qui proposent des cuisines du monde entier. La cuisine fait partie du patrimoine mondial. C'est la meilleure porte d'entrée pour qui veut explorer une culture étrangère. Quand on goûte à des plats exotiques, on est forcé de s'interroger sur la géographie du pays : est-il

chaud, tempéré, ou froid? Est-il montagneux ou plat? Est-il situé en bordure de la mer ou loin d'elle? Quelles sont les croyances du peuple qui l'habite? Quels cultes y pratique-t-on? On est amené à demander : pourquoi vos plats sont-ils essentiellement végétariens? Pourquoi n'y a-t-il jamais de porc dans vos recettes?

Quand je songe à la famille Romanin, je me dis que la ville est un lieu d'intégration. Si j'avais vécu dans ce village du Témiscouata où ma mère est née et a grandi, aurais-je connu la famille Romanin?

Je ne crois pas. J'aurais peut-être, comme ceux qui m'entouraient, grandi avec l'idée que les Italiens étaient indignes d'intérêt. Je me serais apauvrie. Mais je suis née à Montréal où j'ai eu la chance d'habiter en face d'une famille d'origine italienne et de la côtoyer. Elle fait partie de ma mémoire.

Grâce aux Romanin, je suis devenue, moi aussi, un peu Italienne...

Couleur du racisme

Diane Mainville-Caron
St-Hubert

Le racisme, c'est quoi au juste? On en parle tant! «Pas le droit au racisme... acceptons-nous et aimons-nous tous, peu importe notre couleur...» C'est ce qu'on nous dit, c'est ce qu'on entend dans cette grande ville qui regroupe toutes les races et qui est, forcément, lieu de gestes racistes. Cette même grande ville est pourtant un endroit de choix pour vivre. On entend quiconque venant d'ailleurs sur la planète, dire qu'elle est attirante, rassurante, chaleureuse... La qualité de vie qu'on y retrouve pour les autres nationalités est sûrement très acceptable puisqu'ils sont des milliers et des milliers à faire le choix d'y habiter. Mais on continue d'entendre parler de racisme. La semaine d'actions contre le racisme, la marche contre le racisme... Qui donc est raciste? Eh bien, moi! Oui, je l'avoue, je suis raciste. Ne me regardez pas comme ça! Soyez un peu indulgent! Ne dit-on pas *Faute avouée à moitié pardonnée* suis raciste. Bon, mais contre qui? Je ne sais pas trop. Les gens qui ne me ressemblent pas, je ne suis pas portée à aller vers eux. Vous comprenez... je ne suis pas attirée, je ne ressens pas l'intérêt de communiquer avec eux, de fraterniser. Mais je suis polie, très polie! Ça, mon père me l'a tant répété: « Tout le monde a le droit au respect, peu importe l'âge, le sexe, la race, la maladie ou l'imbécillité! » Combien de fois ai-je entendu cette phrase dans ma jeunesse! Je n'ai jamais été injuste avec qui que ce soit à cause de sa couleur non plus. Du moins, si je l'ai fait, ce n'était pas consciemment. Je n'ai jamais entrepris de bagarre, ni refusé de parler, ni refusé d'aider, ni... Quoi? Je ne suis pas raciste, alors? Mais que oui! Je sais que je le suis. Vous voulez des preuves? Eh bien... Je n'ai pas d'amis d'une autre couleur que moi... à part Sam! Je crois qu'il mange beaucoup trop de «fast food», il est toujours vert... C'est tout! Ça, c'est un indice de racisme! Ok... J'avoue qu'une personne qui vient d'un autre pays demeure chez moi. Mais c'est temporaire! C'est qu'il était mal pris, pas d'endroit où rester... Il m'est arrivé comme ça, presque en pleurant, moi je trouvais qu'il faisait pitié! Mon appartement en ville est très petit, je lui ai laissé le divan. Bien, en fait, le divan s'ouvre comme

un lit...alors il n'est pas mal, mais ce n'est pas le château! Je suis tout de même raciste. Je l'observe et je trouve qu'il fait des choses tellement bizarres! Vous devriez voir comment il prie son Dieu... Ça se passe de commentaires... Et il croit que c'est moi qui suis bizarre avec mon Dieu... Aussi, l'autre jour, il voulait me faire plaisir et il a cuisiné «quelque chose». Je dis bien «quelque chose» car je n'ai pas de mot pour décrire cette espèce de gibelotte qu'il m'a offerte avec le sourire. Bon, je ne voulais pas le décevoir, mais à regarder, ça avait l'air d'avoir un goût de chiotte! Quel courage cela m'a pris, vous ne pouvez pas savoir... J'ai tout mangé finalement mais... C'est parce que j'avais très faim et j'étais trop épuisée pour cuisiner autre chose... C'était quand même moins pire que la tarte aux tomates vertes de ma tante Thérèse! Très chère tante, je l'ai croisée dans le métro l'autre jour, j'ai eu si peur qu'elle m'invite à dîner. Ce jour là, je me rendais dans un quartier des autres... Vous savez un quartier d'une autre couleur que le mien? Ces quartiers où tous ceux qui sont pareils, sont ensemble. Dites-moi, pourquoi ils restent tous ensemble? Ils viennent dans une grande ville parce qu'il y a beaucoup de nationalités et ils se font des petites villes à eux, comme chez eux. C'est vrai! Ils n'aiment pas trop se mélanger... Comme moi finalement! N'allez pas croire que j'allais fraterniser, ce n'est pas mon genre. Non, j'allais juste faire quelques achats. En me baladant dans la rue, j'ai vu un de leur itinérant vraiment à eux... Et tout le monde faisait semblant de ne pas le voir! Cela m'a tant surprise, sont-ils racistes entre eux? Le monde est fait de rejet... Est-ce possible de s'ignorer à ce point? C'est comme l'autre jour, au travail, un gars s'est fait refuser l'emploi parce qu'il était trop coloré... Coloré, dans le sens que le soir, il porte parfois des souliers à talons hauts... Vous voyez ce que je veux dire? Ce n'est pas raciste, mais c'est un rejet; pas un rejet de race mais un rejet de style, disons... Tu peux être rejeté parce que quelqu'un n'aime pas ta couleur, mais aussi parce que tu es gros. Si tu es les deux... Tu n'es vraiment pas chanceux dans la vie! Ça peut aussi être parce que tu es un peu retardé mentalement ou que tu as mauvaise haleine ou parce que tu fumes! Ça alors, c'est très répandu ces temps-ci... Pas le droit d'entrer ici, pas le droit d'entrer là! Le racisme, c'est un rejet, un des nombreux rejets qui existent dans notre belle grande ville. Mais si les gens qui sont racistes le sont à ma façon... Eh bien, il n'y aurait pas de guerre, personne ne serait battu à cause de sa

couleur, personne mis à pied pour raison de nationalité. Et c'est ce que je crois: la majorité des personnes sont racistes comme moi. Les valeurs de respect de mon père sont, j'en suis sûre, très répandues... Dans ce cas, où est le problème de racisme? Ce n'est pas le rejet simple dans le racisme qui est grave. L'humain est ainsi fait qu'il rejette dès son jeune âge ce qui diffère de lui. C'est une réaction normale et non dangereuse puisque cela s'apprivoise. L'humain entretient des préjugés envers les autres nationalités comme envers toutes les classes sociales, les personnes handicapées, les drogués, sans plus... sans violence, sans méchanceté. Ce ne sont pas les individus qui donnent la couleur de l'injustice mais bien les regroupements, les gangs, les clans qui mêlent la violence à leur rejet. Ce sont ceux qui ne savent pas parler, ni pardonner et qui se battent à la place. Cette grande ville donne lieu à des ouvertures sur le monde, qui elles donnent lieu à des rassemblements, des regroupements raciaux. Eux entretiennent des haines, des illusions de pouvoir, des vieilles guerres et gardent dans leurs têtes et dans leurs coeurs des idées anciennes de racisme. C'est là, entre ces gangs que se passent les plus grands drames racistes. Et puisqu'ils sont grands ces drames, ils sont visibles. Le grand peuple, le simple peuple, peu importe sa race, devient alors la majorité invisible, représentant la couleur de la tolérance, acceptant les différences, dans l'ombre.

J'ai le choix

Gilles Aussant

St-Didace

Je vais naître.

Et le monde pense que je n'ai pas le choix...

Le monde pense que je n'ai pas le choix,

Mais, j'ai le choix d'être un gars ou une fille...

Ils m'accordent finalement le choix, mais pas le droit

D'aimer et d'épouser l'un ou l'autre, par exemple...

Bon, d'accord! Pour un instant, disons que je n'ai pas le choix,

Et que je dois naître dans une ville ou tout près.

Quand je regarde ici et partout, en ai-je vraiment le goût?

Si je nais la peau rouge, on va me le crier...

Si je nais la peau blanche, je risque, un jour, d'être blême...

Si je nais jaune, on se méfiera de moi

En disant qu'on ne sait pas ce que je pense...

Et, si je nais la peau noire, on dira que je ne veux rien faire...

L'idéal serait que je naisse avec les quatre couleurs

Pour les accepter toutes;

Ou bien, que j'en choisisse une

En acceptant les autres,

Et que j'accepte aussi les différentes teintes intermédiaires...

J'ai le choix d'accepter que les préjugés et l'intolérance

Existeront encore pour un certain temps...

Je pratiquerai ou non une religion; m'en laissera-t-on le choix?

Acceptera-t-on ma taille, mon poids, mes formes,

Parce que je les ai choisis avant même de naître?

J'ai choisi ma langue aussi, et les vêtements que je porterai...

J'ai choisi ce que je mangerai, l'école où j'irai,

Le quartier où je resterai...

J'ai choisi mes parents, ma famille, ma maison...

Respectera-t-on mon choix?

J'ai même choisi ma planète

Parce qu'il y a tant à faire...

J'ai décidé de me fondre avec tout le monde

Pour les aimer davantage...

J'ai eu le choix, et je l'ai encore.

J'ai le choix de vivre ou non.

J'ai le choix de faire les bons ou les mauvais choix...

Je suis « UNE PERLE RARE ET UNIQUE ».

Je vaudrais combien au fait?

C'est à moi de le découvrir.

Et l'autre, il vaut combien?

Pensez-vous que cela change ma valeur ou la sienne

Qu'on s'accepte ou pas?

Bien sûr! qu'on finira par tous s'accepter;

Mais, il faut la patience d'attendre que tous aient compris,

Et, en attendant...: « la tolérance !!! »...

Il y a un truc pour accepter les autres :

Imagine que c'est ton frère ou ta soeur...,

Que c'est ton père ou ta mère...,

Ton fils ou ta fille...

Imagine que tes yeux voient à travers eux...

Et que, non seulement, tu peux voir tous leurs besoins,

Mais, aussi, toutes leurs richesses...

Imagine que tu entendes une mélodie d'une beauté inouïe

Quand leur cœur te chante ce qu'ils ont

De beau, de bien et de bon...

J'ai le choix...

Ou je vois, ou je ne vois pas...

Ou j'entends, ou je n'entends pas...

Ou je veux, ou je ne veux pas...

Ou je m'ouvre, ou je me ferme...

J'ai le choix de voir LA LUMIÈRE dans l'autre

Ou de n'en percevoir que la partie sombre...

Et, j'ai le choix de voir

MA PROPRE LUMIÈRE...

J'AI LE CHOIX...

JE L'AURAI TOUJOURS...

ET À L'INFINI...

Le regard d'autrui

Hugh Hazelton
Montréal

Laissez-moi vous dire

qui je suis
un nomade un voyageur
un coureur de routes de bois
et de labyrinthes des villes

Et je vous dis ceci parce que

je vous ai vu
des milliers de fois
sous le soleil austral
sur les plaines du Gange
au bord du fleuve Congo
dans les sentiers de l'Altiplano et
dans les rues de Montréal

Faudrait dire que

je me sens bien sur ma planète
avec ses lacs ses rivières
ses collines bleues et ses déserts
ciel clair d'aurore
lumière froide ou tropicale
mais surtout
avec les gens
qui comme vous
m'ont tenu compagnie

eh oui ces êtres qui sont aussi
capables de caresser que de frapper
dont je fais partie

L'espace aussi ça me plaît

passer des jours sans voir personne
le Grand Nord c'est ça

aller dans les forêts les marais sans sentier
ou rester seul en ville
mais après, revenir
au fou rire, à la parole partagée

parler, écouter, échanger
être avec quelqu'un avec plusieurs
ensemble
nous faisons
partie de la même
communauté humaine
qui a construit, raconté, peint et crié
depuis que les deux frères
de la légende maya
Hunapu et Xbalanque
sont descendus aux enfers
ensemble
pour vaincre les dieux de la mort
puis sont revenus
dire leur histoire

Vous savez ce que c'est

faire de l'auto-stop
sur le versant arctique de l'Abitibi
dans l'hiver arrivé bien trop tôt cette année
et qu'on vous invite à monter
dans la seule voiture qui passe de toute la journée?
et parler
après une semaine au campement solitaire
au bord des lacs sans nom
avec un étranger
qui vous dit
«Crisse! Qu'est-ce que tu fais là?
Monte, estie; il faut te réchauffer!»

Dans la ville il n'y a que des visages
des visages des visages

tellement de visages
qu'on oublie le plaisir de les retrouver

Mais

Je vous ai vu un peu partout
chaque jour
votre corps et votre physionomie
de tous les traits
de toutes les couleurs
de toutes les formes
et vous aussi
vous m'avez vu
comme moi je ne pourrai jamais me voir
vivant agissant
et non pas figé dans une photo
dans un miroir
de chrome de verre d'eau de pierre
vous me connaissez d'une autre manière
comme un être qui fait partie
d'un tout
moi je ne suis que deux fenêtres
ouvertes sur le monde pour les deux tiers
de leur vie
des yeux qui ne peuvent pas
se regarder
mais qui vous
regardent
sachant
que vous avez
la même sensation
que vous aussi
vous êtes un intérieur
qui regarde dehors

L'intolérance en pleurs...

Fabrice Leloup
Québec

La différence attire,
La différence fait peur,
L'intolérance empire,
La tolérance en pleure...
La haine a son empire,
La haine prend son ampleur,
Quand l'homme sans réfléchir,
S'attache à ses valeurs...
Les loups sont dans la ville,
Les agneaux sont cernés,
Les lâches aux discours vils,
Ne sont pas concernés...
La différence attire,
La différence fait peur,
L'intolérance en pire,
La tolérance en pleure...
C'est l'année 2001,
Vive la technologie!
C'est chacun dans son coin,
Chacun dans son logis...
Chacun son petit plus,
Si l'on s'écoutait bien,
L'oubli est un virus
Apprendre est un vaccin...
La différence attire,
Qu'elle soit source de bonheur!
La différence respire,
L'intolérance en pleure...

Race Patch

Julie Hamel
Pincourt

Ô genre urbain
qui s'empresse au café, au resto, au bistro du coin
Pour boustifailier
Pour piailler en occidental ou en africain
Villageois qui dégustent des plats du monde tout en méprisant son créateur, le cuisinier...
Bouffé aux odeurs de son coeur, au goût de ses souvenirs qui circulent entre les tables, entre les sons de A, de ii aigus, de roulements de R, d'américanimes, d'anglicismes, de boudinbouda...
Plats figiolés qu'il ne souhaite que partager avec fierté.
Fierté limpide.

Ô citoyens citadins
consommateurs ahuris
qui gobent tout de Taiwan et d'ailleurs...
Quel ennui ce serait de ne regarder que le blanc de nos peaux et de ne manger que de la poutine.
Quelle routine !!!!
Vivement les soupes Tonkinoises, les falafels et les pestos.

Ô cosmopolite
Multiethnique
qui enlace et qui mord
au son des tams tams et des clarinettes
au-dessus des klaxons d'hommes enragés
blâmant la race de l'autre pour son retard au bureau alors qu'il y a...
L'AUTOBUS
Où s'entassent les épices et les haleines, l'hygiène de l'autre dont on doute,
Les cheveux rouges et hirsutes de l'un, la croix gammée du dernier,
alors que l'enfant qui braille sur le banc voisin
braille en Universel
car il a faim...et ça...ça n'a pas...pas du tout...du tout pantoute no way...de couleur

Chân êch chiên voî xôt toi

(Cuisses de grenouilles sautées à l'ail)
Francine Allard
Deux Montagnes

Je dédie ce texte à ma fille Mélanie et à son mari Simohamed qui depuis deux ans, doivent vivre éloignés l'un de l'autre parce qu'un fonctionnaire de l'Immigration canadienne en a décidé ainsi. Je leur souhaite de se retrouver enfin, loin des préjugés qui charcutent les ailes des oiseaux libres.

À la ville

Je t'ai rencontré une toute première fois

Et j'ai eu peur

Ta peau cuivrée a tranché sur la pâleur de la mienne

La seule couleur que j'avais aperçue

Depuis que j'avais seulement ouvert les yeux

Tes dents si blanches, ta peau si noire

Et tes mains pourtant si grandes, striées de routes entrelacées

Je t'ai rencontré une toute première fois

Lorsque la ville s'est éveillée à l'inconnu

Et je n'ai pas cherché à briser le silence

Ta voix si chantante et le rythme de tes pas

Ne sont pas parvenus à tuer mes craintes

À la ville

Je t'ai rencontré une toute première fois

Et j'ai ouvert mon regard

Tes yeux aussi noirs que des olives mûres

Ta longue chevelure enroulée dans un turban

Ton corps enveloppé dans un sari mandarine

-tu vois, je sais déjà comment ça s'appelle-

J'ai alors goûté à ton poulet tandoori,

Ton riz basmati et ton pain nan

Et j'ai souri en fixant le ciel si vaste
 De l'Inde jusqu'à l'Anse-au-Griffon
 À la ville

Je t'ai rencontré une toute première fois
 Et j'ai tendu la main
 Et j'ai aimé ton regard en amande
 Qui se rétrécit comme un croissant de lune
 Lorsque tu ris

J'ai versé du nuoc mâm sur ma tourtière du Lac Saint-Jean
 J'ai troqué ma fourchette pour des baguettes de bambou
 Je me suis enivrée avec du saké chaud
 Et fait pousser de la coriandre dans mon jardin secret
 Et j'ai vu la tolérance passer sous mon ciel
 Si grand
 De Hô Chi Minh-Ville à Saint-Eustache
 À la ville

Je t'ai rencontré une toute première fois
 Et je t'ai interpellé

Si fort qu'on aurait cru la voix du muezzin récitant l'azam
 Du haut de son minaret

Vers La Mecque, j'ai tourné mon regard en même temps que le tien
 Puis, j'ai préparé la pastilla et le tagine
 L'agneau aux olives et le couscous teinté de harissa
 Et j'ai vu l'amour passer sous mon alcôve
 De Casablanca, de Fès et de Rabat
 À la ville

Je t'ai rencontré une toute première fois
 Et je suis devenue l'Amour
 Puis l'Amante de la Terre.